

# LA PSYCHOLOGUE DU PARRAN

*Seb Le Réveur*



# La Psychologue du Parrain

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Asphyxie du Verre	4
Chapitre 2 : Anamnèse d'un Prédateur	14
Chapitre 3 : Le Sel et le Fer	21
Chapitre 4 : L'Effet de Miroir	27
Chapitre 5 : Pression Atmosphérique	32
Chapitre 6 : L'Angle Mort	40
Chapitre 7 : Le Sanctuaire Brutaliste	49
Chapitre 8 : Symbiose Noire	65
Chapitre 9 : L'Art de l'Effondrement	76
Chapitre 10 : L'Ultime Rémanence	83
Chapitre 11 : Le Sacre du Chaos	91
Chapitre 12 : L'Ombre de la Structure	97

# Chapitre 1

## L'Asphyxie du Verre

La carrosserie noire de la berline recrachait la chaleur en ondes distordues, faisant danser l'horizon de béton. Camille posa un pied sur le gravier blanc. Le crissement fut une détonation dans le silence lourd de la côte. Ici, à quelques kilomètres de l'agitation de Nice, l'air ne circulait pas. Il stagnait, saturé de sel et d'une odeur de pins calcinés par un soleil de plomb qui refusait de décliner.

Elle ne réajusta pas sa veste en lin. Elle ne lissa pas sa jupe crayon. Tout geste superflu aurait été un aveu de faiblesse devant les caméras thermiques nichées dans les anfractuosités des murs. La villa de Lorenzo s'élevait comme un défi à la gravité : un bloc de verre et de béton brut, planté dans la roche, surplombant l'abîme méditerranéen. Pas de fioritures. Juste la nudité d'une architecture qui ne cherchait pas à séduire, mais à soumettre le paysage.

À l'entrée, deux hommes l'attendaient. Ils portaient des costumes coupés avec une précision chirurgicale, l'expression aussi lisse que le marbre du hall. L'un d'eux tendit une main gantée. Camille déposa son sac. Elle sentit le regard de l'homme glisser sur son cou, là où une veine temporale battait trop vite, un martèlement sourd qu'elle tentait de juguler par une respiration diaphragmatique forcée.

Le détecteur de métaux ne sonna pas. Le silence revint, plus dense.

— Il vous attend, murmura l'homme.

Sa voix n'avait aucun timbre. Il la guida à travers un corridor de verre où la réverbération de la mer projetait des éclats d'argent agressifs sur les murs. L'air

climatisé la frappa comme une lame de glace. La transition était brutale. De la sueur poisseuse de l'extérieur, elle passait à une asepsie de bloc opératoire. Ses pores se resserrèrent violemment. Sous le tissu de sa chemise, sa peau se hérissa, un froid polaire qui lui fit mordre l'intérieur de sa joue jusqu'au sang.

Ils s'arrêtèrent devant une porte massive, pivotant sur un axe invisible. Pas de poignée. Un simple interstice noir. L'homme s'effaça. Camille franchit le seuil.

La pièce était immense, mais l'espace semblait s'être contracté autour de l'homme assis derrière le bureau de basalte noir. Lorenzo. Il ne levait pas les yeux. Il lisait un dossier, une plume de verre à la main. Le seul bruit était le frottement du papier, un son de peau contre peau dans ce sanctuaire minéral. Camille ancras ses talons dans le sol sombre. Lorenzo ne correspondait pas aux clichés. Il n'y avait aucune ostentation. Sa chemise blanche était ouverte sur un cou puissant, dont la peau semblait tannée par des éléments hostiles. Ses mains étaient de celles qui conçoivent des cathédrales ou qui brisent des nuques.

L'air possédait un poids physique. Une pression barométrique qui rendait chaque inspiration laborieuse. Camille sentit ses poumons brûler, comme si l'oxygène avait été remplacé par un gaz inerte.

Lorenzo releva enfin la tête. Ses yeux restèrent deux billes de basalte mortes. Ils ne regardaient pas Camille ; ils l'analysaient comme une faille structurale dans un mur de soutènement. Elle soutint le regard, mais ses doigts, cachés derrière son dos, se crispèrent jusqu'à ce que ses ongles s'enfoncent dans ses paumes.

— Asseyez-vous, Docteur.

La voix était basse, granuleuse. Elle grattait ses terminaisons nerveuses. Ce n'était pas une invitation, c'était un commandement. Elle s'installa dans le fauteuil en cuir. Le siège était trop bas ou le bureau trop haut, une manipulation délibérée pour la

forcer à lever le menton, exposant sa gorge. Elle le savait. Elle l'analysait. Mais savoir ne protégeait pas de la décharge électrique qui remontait sa colonne.

— Vous êtes en retard de douze secondes, reprit-il.

— Les protocoles de sécurité de votre entrée sont... extensifs, répondit-elle.

Sa propre voix lui parut étrangère, trop aiguë. Elle sortit son carnet, le posant sur le basalte avec une lenteur calculée. Lorenzo observait ses mains. Il fixa la jointure de ses phalanges, là où la peau était devenue d'un blanc spectral. Il lisait sa tension comme un plan technique.

— On ne vient pas chez moi pour soigner des névroses, Docteur. On vient chez moi pour optimiser des systèmes. Considérez mon esprit comme une infrastructure. Il y a des bruits parasites. Je veux que vous les localisiez.

Il se pencha en avant. L'odeur de Lorenzo l'envahit : un mélange de tabac froid, de savon au cèdre et d'un effluve métallique, ferreux. L'odeur de la chasse.

— Pourquoi vous ? demanda-t-il brusquement.

La question tomba comme un couperet. Elle ne pouvait pas lui dire qu'elle était fascinée par la géométrie de sa violence. Que l'obscurité qu'il dégageait agissait sur elle comme un aimant sur de la limaille de fer.

— Parce que je ne crains pas ce que je vais trouver sous les fondations, Monsieur.

Un silence de plomb s'installa. Un silence si lourd qu'elle crut entendre le sang circuler dans ses propres oreilles. Lorenzo se leva. Sa silhouette occultait la lumière déclinante. Il contourna le bureau avec une grâce de prédateur et s'arrêta juste derrière elle. Camille ne se retourna pas. Sa nuque était en feu. Elle était prisonnière d'un

cadre de chair et de cuir.

— Vous parlez de fondations, Docteur... sa voix vibra contre son oreille droite. Savez-vous ce qu'il se passe quand on creuse trop profondément dans un sol instable ?

Elle sentit son souffle sur sa peau. Sa gorge se noua. Elle tenta d'avaler sa salive, mais sa bouche était sèche comme du ciment.

— Le sol s'effondre, parvint-elle à articuler.

— Non, murmura-t-il. Il vous enterre vivante.

Il posa une main sur son épaule. La pression contenait une menace de séisme. Ses muscles ne lui obéissaient plus. Ses synapses étaient grillées, réduisant son corps à une statue de chair incapable de fuite.

— Commençons, dit Lorenzo en retirant sa main.

Le vide laissé par son contact fut plus troublant encore. Il retourna s'asseoir, croisant les jambes dans une posture de détente agressive.

— Qu'est-ce que vous ne savez pas, Camille ?

L'usage de son prénom fut une intrusion brutale. Elle ouvrit son carnet, mais les lignes bleues semblaient danser.

— Je ne sais pas pourquoi vous ne dormez plus.

Lorenzo eut un rictus qui ne monta pas jusqu'à ses yeux.

— Le sommeil est une perte de contrôle. Une faille de sécurité.

— La paranoïa est une sentinelle qui finit par dévorer son propre maître, contra Camille. Vous m'avez engagée parce que cette sentinelle commence à voir des ennemis là où il n'y a que de l'ombre.

L'expression de Lorenzo changea. Le coin de sa paupière gauche tressaillit. Une fraction de seconde. Elle avait touché un nerf. Il se dirigea vers la baie vitrée. Dehors, le ciel virait au violet sanglant.

— Vous voyez cette villa ? Elle ne peut rien contre l'érosion du sel. Le sel s'infiltré partout. Dans le béton. Dans les pensées. Vous êtes le sel, Camille. Vous allez essayer de vous infiltrer sous ma peau pour voir si je suis encore solide.

Elle se leva à son tour. Le mouvement fut un effort de volonté pur. Ses jambes étaient de coton. Elle s'approcha de lui, s'arrêtant là où l'air redevenait respirable.

— Si vous aviez peur de l'érosion, vous n'auriez pas construit votre empire au bord de l'eau.

Soudain, il fit un pas vers elle. La distance entre eux s'évapora. Camille ne recula pas, bien que chaque instinct lui hurlât de fuir. Elle sentit la chaleur de son torse à quelques centimètres de son visage.

— On ne construit pas ici pour la vue, Docteur. On construit ici parce que c'est le seul endroit où l'on peut voir l'ennemi arriver de partout.

Il leva une main et approcha son index de sa tempe. Il ne la toucha pas. Il pointa l'endroit où sa veine battait furieusement.

— Vous avez une fréquence cardiaque de cent dix. Vous transpirez. Votre pupille est

dilatée. Vous n'êtes pas ici pour m'analyser. Vous êtes ici parce que vous avez besoin de sentir l'odeur du sang autant que moi. Vous êtes une charognarde de l'esprit, Camille. Vous vous nourrissez de la noirceur des autres pour oublier la vôtre.

Camille sentit un froid polaire envahir ses entrailles. La pièce bascula. Le prédateur venait de retourner le scalpel. Elle n'était plus la clinicienne ; elle était le sujet étalé sur la table d'autopsie.

— C'est votre analyse ? demanda-t-elle d'une voix qui trembla malgré elle.

— C'est une observation. Votre structure interne est fissurée, Docteur. Et je vais prendre un malin plaisir à regarder le plafond vous tomber sur la tête.

Il s'écarta brusquement. Il retourna s'asseoir, reprenant sa plume comme si elle n'existait plus.

— La séance est terminée. Revenez demain. À la même heure. Ne soyez pas en retard d'une seconde de plus.

Camille ramassa ses affaires mécaniquement. Elle dut serrer son carnet contre sa poitrine pour masquer les secousses de ses mains. En sortant de la villa, la chaleur extérieure la frappa comme un coup de poing. L'air était chargé d'un orage qui refusait d'éclater. Elle monta dans sa voiture et resta les mains agrippées au volant. Elle sentait encore une suie grasse sur sa peau, une pellicule invisible qu'aucune douche ne parvenait à décaper.

Elle avait voulu entrer dans la cage du lion. Elle venait de réaliser que les barreaux étaient déjà refermés derrière elle. La route qui redescendait vers la côte semblait un ruban noir s'enfonçant dans une mer de goudron. Derrière elle, la villa brillait sous les derniers rayons du soleil, comme un diamant de glace posé sur un brasier.

L'asphyxie ne faisait que commencer.

Elle atteignit son appartement sur la corniche peu après le crépuscule. Un cube de béton et de verre, suspendu au-dessus du vide. Elle jeta ses clés sur la console ; le tintement métallique résonna comme un coup de feu. Elle se déshabilla dans l'obscurité. Elle entra sous la douche, tournant le robinet sur le froid maximum. Elle frotta son cou, sa gorge, là où elle avait senti le poids de son regard. Mais l'odeur persistait. Ce mélange de cèdre brûlé et de métal froid.

Elle s'allongea sur le lit, les draps de lin rugueux contre sa chair nue. Elle fixa le plafond. Elle commença à décomposer la séance. Lorenzo n'avait pas joué le jeu. Il n'avait pas été un patient. Il avait été un miroir noir.

Soudain, un froissement de papier venant de l'entrée.

Camille se redressa, chaque muscle tendu. Elle marcha pieds nus sur le parquet froid. Arrivée dans l'entrée, elle vit une ombre blanche glissée sous sa porte. Une enveloppe. Elle l'ouvrit avec une lenteur de démineur. À l'intérieur, une photographie.

C'était elle. Prise quelques minutes plus tôt, dans sa voiture, juste après avoir quitté la villa. Son front était appuyé contre le volant, ses traits tordus par une défaite absolue. Camille sentit un goût de bile monter dans sa gorge. Elle n'était pas seulement observée à la villa. Elle était sa propriété dès l'instant où elle avait franchi son seuil.

Elle froissa la photo dans son poing, les ongles s'enfonçant dans sa paume. Elle retourna dans son bureau, alluma la lampe de travail. Elle ouvrit son carnet.

\*Sujet L. — Analyse préliminaire.\*

\*Observation : Le sujet ne cherche pas la thérapie. Il cherche un miroir complice. Un instrument.\*

Sa main s'arrêta. Elle pensa à la manière dont il avait prononcé son nom. Elle se prépara pour la deuxième séance avec une précision obsessionnelle. Tailleur gris, chemise blanche boutonnée jusqu'au cou. Une armure. Quand elle reprit la route, la mer semblait de plomb fondu.

Elle entra dans le salon de verre. Lorenzo était là. Il portait une chemise noire, les manches retroussées sur des avant-bras marqués par une cicatrice fine. Camille s'assit et posa la photo froissée sur la table, au-dessus de ses plans.

— Je n'aime pas les photographes amateurs, Lorenzo.

Lorenzo leva lentement les yeux. Un demi-sourire étira ses lèvres, mais ses yeux restèrent morts.

— Ce n'est pas de l'art, c'est de la surveillance. Vous analysez mes failles, j'analyse les vôtres. La différence, c'est que les miennes sont protégées par des murs de béton. Les vôtres... elles sont à vif. Pourquoi avez-vous eu cette expression dans votre voiture ?

— C'était de la fatigue.

— Mentez-moi encore une fois, Camille, et je vous ferai sortir de cette pièce par la fenêtre. Sans l'ouvrir.

Camille sentit son sang se glacer.

— C'était de l'asphyxie, finit-elle par lâcher.

Lorenzo hocha la tête. Il se leva, contourna la table. Il posa une main sur son épaule. La chaleur traversa son tailleur comme si elle était nue. Ses doigts se resserrèrent.

— L'asphyxie est nécessaire. C'est quand on ne peut plus respirer qu'on commence

enfin à se battre pour sa vie. Dites-moi, Camille... que ressentez-vous quand vous voyez le sang ?

— Je ressens... une clarté.

Lorenzo retira sa main. Il se tourna vers la baie vitrée.

— Bien. Nous allons pouvoir commencer. Aujourd'hui, vous n'êtes pas ma psychologue. Vous êtes mon architecte. Je veux que vous me disiez comment briser un homme sans toucher à son corps. Donnez-moi les clés de l'esprit de mon rival. Et en échange... je vous laisserai regarder dans mon propre enfer.

Camille sentit une décharge électrique remonter sa colonne. Elle reprit son stylo. Sa main était d'une stabilité absolue.

— Donnez-moi son nom.

Lorenzo fit glisser un cliché sur la table. Un homme d'une cinquantaine d'années, assis à une terrasse.

— Dites-moi ce qu'il craint le plus.

Camille se pencha sur la photo. Elle oublia la chaleur, elle oublia la menace. Elle plongea dans l'image, analysant la tension de la mâchoire, la position des mains.

— Il craint l'insignifiance, diagnostiqua-t-elle. Il ne se bat pas pour l'argent. Il se bat pour être le seul témoin de sa propre puissance. Sa violence est un langage qu'il veut imposer au monde. Privez-le de public, ignorez ses crimes, et il s'effondrera. Sans regard pour valider sa terreur, il n'est plus rien.

Un silence de plomb retomba. Lorenzo semblait peser chaque mot. Puis, il se leva

brusquement.

— Partez. J'ai ce dont j'ai besoin.

Il s'approcha d'elle, si près qu'elle pouvait sentir l'électricité statique. Il ramassa la photo de Camille et la glissa dans la poche de sa chemise, contre son cœur.

— Gardez vos secrets pour demain. Je veux les savourer un par un.

Elle sortit de la pièce. En traversant le jardin sous la pluie qui commençait à tomber, elle réalisa que Lorenzo n'avait pas seulement pris sa photo. Il avait pris son souffle. Elle revenait pour qu'il le lui rende, une petite expiration à la fois.

Le soir tomba. Camille entra chez elle, ne prit pas la peine d'allumer la lumière. En bas, sous le lampadaire, la berline noire attendait. Immobile. Patiente. Elle ne ferma pas les rideaux. Elle resta là, offerte à ce regard invisible. Elle ferma les yeux, et dans le silence, elle crut entendre le clic d'un briquet métallique.

L'asphyxie était devenue son seul oxygène. Elle inspira profondément, le goût du sel et de la trahison sur la langue, et attendit que demain vienne lui arracher ce qu'il restait de son innocence.

# Chapitre 2

## Anamnèse d'un Prédateur

L'air du cabinet était une insulte à la canicule qui dévorait les falaises de calcaire, quelques mètres plus bas. Ici, entre les murs de béton banché et les larges baies vitrées ouvrant sur une mer d'un bleu métallique, la température stagnait à dix-neuf degrés. Une froideur chirurgicale. Presque mortuaire.

Camille ajusta ses lunettes à monture d'écaille. Ses doigts ignoraient encore le tremblement. Elle observa l'homme assis en face d'elle. Lorenzo n'occupait pas simplement le fauteuil en cuir noir ; il semblait le digérer, l'absorber dans sa propre architecture de muscles et de silence. L'odeur qu'il dégageait — un mélange de tabac froid de haute lignée, de sel marin et de cette note ferreuse de sang séché qui colle à la peau de ceux qui ordonnent la mort — saturait l'espace.

Elle posa son carnet sur la table basse en verre. Le choc sourd du papier contre le cristal fit vibrer l'air.

— Monsieur, nous avons convenu d'un protocole d'optimisation décisionnelle, commença-t-elle, sa voix lissant chaque aspérité pour atteindre la neutralité d'une lame. Votre refus de répondre au questionnaire entrave la progression de la séance.

Lorenzo ne cilla pas. Ses yeux étaient deux puits de pétrole brut, sombres, denses, dont aucune lumière ne s'échappait. Il croisa ses mains sur ses genoux. Des phalanges marquées par de vieilles fractures, mais une peau impeccablement soignée.

— Le questionnaire de base, répéta-t-il. Une suite de pièges sémantiques pour profiler mes inclinaisons morales. Vous perdez votre temps, Docteur.

Sa voix était un grondement de basse fréquence qui se répercutait jusque dans le sternum de Camille. Ses muscles intercostaux se figèrent. La paralysie commençait là, dans cette incapacité à prendre une inspiration complète.

— L'analyse ne porte pas sur votre morale, Lorenzo. Elle porte sur vos biais cognitifs. Si vous voulez éliminer vos rivaux, vous devez d'abord identifier les failles de votre propre jugement.

Le bourdonnement de la climatisation parut soudain hurler contre le silence qui s'était refermé sur eux comme une chape de ciment. Lorenzo pencha légèrement la tête. Camille perçut le moment exact où l'équilibre de la pièce bascula. Elle n'était plus celle qui observait le spécimen. Elle était la lame sous le microscope.

— Vos pupilles se sont rétractées quand j'ai mentionné le temps perdu, murmura Lorenzo. Votre carotide bat à un rythme qui dément la froideur de votre ton. Cent-dix pulsations, je dirais.

Camille serra sa mâchoire, les masséters saillants sous sa peau pâle. Elle attendit, la main suspendue au-dessus de son stylo, comme un soldat guettant l'ordre de charge.

— Vous cherchez la noirceur, Camille, continua-t-il, faisant tomber le titre de docteur comme on déshabille une proie. Vous la cherchez parce que vous pensez qu'en la cataloguant, vous la tiendrez en laisse. Mais regardez-moi bien. Est-ce que j'ai l'air d'être en cage ?

Il se leva. Le mouvement fut fluide, prédateur. Il se déplaça vers la baie vitrée, le soleil découpant sa silhouette massive contre l'horizon aveuglant. Camille sentit l'humidité perler à la racine de ses cheveux. Une goutte de sueur glissa lentement le long de sa colonne vertébrale.

— Le dossier de la Villa Nero, dit-il sans se retourner.

Le souffle de Camille se bloqua net dans sa gorge. Ses doigts se crispèrent sur le carnet, les ongles s'enfonçant dans la couverture. Elle fixa le dos de Lorenzo, la coupe de sa veste italienne dissimulant à peine la tension des trapèzes.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

Sa voix avait monté d'une octave, une fêlure imperceptible qui, pour un homme comme lui, devait résonner comme une sirène d'alarme. Il se retourna. Un sourire dépourvu de toute chaleur étira ses lèvres.

— Une psychologue judiciaire prometteuse. Une scène de crime d'une violence... atypique. Un suspect qui s'évapore. Et un dossier qui disparaît des archives six mois plus tard.

Il fit un pas vers elle. La pression atmosphérique sembla doubler. Camille sentit ses mains devenir moites. Ses jambes étaient des blocs de ciment coulé.

— Ce dossier a été classé sans suite, articula-t-elle entre ses dents. Le suspect a été déclaré mort à la frontière italienne.

Lorenzo s'arrêta à quelques centimètres de la table. Il se pencha, ses mains prenant appui sur le verre.

— Le mort n'était pas le suspect, Camille. Le mort était un homme de paille. Le suspect, lui, est resté dans l'ombre. Et vous le saviez. Mieux que quiconque.

Il sortit de sa veste une enveloppe kraft, froissée, marquée du tampon "SECRET DÉFENSE" barré de deux traits rouges. Le sang quitta le visage de Camille. Elle fixait l'enveloppe comme une grenade dégoupillée. Le tic au coin de son œil gauche

revint en force. Une vibration nerveuse, incontrôlable.

— On ne peut rien effacer totalement. L'information est comme le sang. Elle finit toujours par imbiber les fondations.

Il fit glisser l'enveloppe vers elle. Le crissement du papier fut un supplice acoustique.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle éraillé.

— Parce que je ne cherche pas une psychologue pour gérer mes troupes. Je cherche quelqu'un qui a déjà regardé l'abîme sans cligner des yeux. Quelqu'un qui a du sang sur les mains et du génie dans la tête.

Il se redressa, dominant sa petite stature.

— Ouvrez-la.

Camille ne bougea pas. Elle sentait le battement de son sang dans ses tempes, un tambourinement sourd qui brouillait sa vision. Les dossiers de la Villa Nero n'existaient plus. Elle les avait vus brûler.

— Si je l'ouvre, murmura-t-elle, l'entretien ne sera plus professionnel.

— Il ne l'a jamais été. Vous m'avez analysé dès l'instant où j'ai franchi cette porte. Maintenant, c'est mon tour.

Il franchit la limite de son espace vital. Elle percevait la chaleur irradiant de son corps, un foyer de combustion interne qui consumait l'oxygène. Ses mains furent prises de spasmes saccadés, une révolte nerveuse qu'elle dissimula sous la table, serrant ses articulations jusqu'à la blancheur.

— Vous craignez que je lise ce qu'il y a dedans ? Ou que je reconnaisse la femme qui a tenu le scalpel ce soir-là ?

Le silence qui suivit fut d'une densité terrifiante. Dehors, une mouette cria, un son déchirant qui parut briser la vitre blindée. Camille ferma les yeux. Derrière ses paupières, des éclats de lumière rouge, l'odeur du fer, le bruit de la pluie sur un toit en tôle. Elle rouvrit les yeux. La pupille dilatée, elle s'empara de l'enveloppe, déchirant le papier avec une brutalité contenue. À l'intérieur, un Polaroid jauni.

Une pièce blanche. Des carreaux de céramique. Et au centre, une silhouette recroquevillée, les mains rouges jusqu'aux coudes. La silhouette d'une jeune femme au regard vide. Un regard qu'elle croisait chaque matin dans son miroir.

— Ce n'est pas un diagnostic que vous voulez, Lorenzo, cracha-t-elle, l'adrénaline remplaçant enfin la paralysie par une rage froide. C'est un otage.

L'Architecte ne recula pas. Au contraire, il sembla se délecter de l'agressivité de sa proie.

— Un otage a une valeur d'échange, Camille. Une extension de ma volonté, elle, a une valeur inestimable. Mes rivaux pensent que je suis un monstre imprévisible. Je veux qu'ils réalisent que je suis pire que ça : je suis un monstre qui a une méthode. Votre méthode.

Camille sentit la morsure du fauteuil dans son dos. Lorenzo se pencha. Elle voyait la cicatrice minuscule qui barrait son sourcil, l'éclat de prédateur dans ses iris.

— Pourquoi moi ?

— Parce que vous êtes la seule ici qui ne recule pas. Vous me regardez avec faim. Vous voulez savoir comment fonctionne ma machine à broyer les hommes, parce que

vous espérez y trouver le mode d'emploi de votre propre obscurité.

Il tendit la main et, du bout du doigt, effleura sa joue. Le contact fut une décharge. Elle resta là, pétrifiée dans une fascination morbide. La peau de Lorenzo était rugueuse, chaude, une texture de terre brûlée.

— Le prochain dossier est sur le juge d'instruction qui enquête sur mes comptes. Je veux que vous trouviez son point de rupture. Par l'esprit. Brisez-le de l'intérieur.

Il retira sa main et se redressa. Le vide qu'il laissa derrière lui fut plus oppressant encore que sa présence. Camille reprit une inspiration saccadée.

— Et si je refuse ?

Lorenzo se dirigea vers la porte. Il posa la main sur la poignée en aluminium, un geste d'une élégance glaciale.

— Vous ne refuserez pas. Parce que ce soir, en rentrant chez vous, vous allez regarder cette photo. Et vous réaliserez que je suis la seule personne au monde qui sache exactement ce que vous êtes. Et qui n'ait pas envie de vous soigner.

Il ouvrit la porte. La lumière du couloir s'engouffra, effaçant les ombres.

— On se voit demain. À la villa. Apportez votre scalpel mental. Les Moretti n'attendent pas.

Il sortit, laissant derrière lui le sillage de son parfum coûteux et une femme dont les mains furent prises de tremblements convulsifs. Camille se laissa aller contre son siège. Le froid de la pièce ne l'atteignait plus. Elle était en feu. Une chaleur toxique, une brûlure interne qui lui nouait l'estomac. Elle ramassa la photo et la serra contre son cœur, les bords du papier s'enfonçant dans sa chair à travers la soie.

Lorenzo ne provoquait pas ce recul instinctif de la proie. C'était la chute qu'elle guettait, ce vertige qui lui soulevait le cœur à mesure que l'abîme se rapprochait. Son esprit venait de sceller sa propre damnation.

Elle prit son stylo et, sur une page vierge de son carnet, écrivit en lettres capitales, déchirant presque le papier : ARCHITECTE. En dessous, elle ajouta : \*Sujet paranoïaque. Contrôle obsessionnel. Risque de contamination : Total.\*

Elle éteignit les lumières, laissant le bureau plongé dans une pénombre bleutée, et sortit à son tour. Le chapitre de l'anamnèse était clos. Celui de la chute venait de s'ouvrir.

# Chapitre 3

## Le Sel et le Fer

Le béton des docks suçait l'humidité de la nuit, la recrachant sous forme d'une buée poisseuse qui collait aux vêtements de Camille. L'air saturé de sel n'était plus une promesse méditerranéenne ; il était devenu une éponge lourde, chargée de l'odeur de la vase, du fioul et, désormais, de l'arôme métallique et chaud du sang frais.

À ses pieds, le corps n'avait déjà plus rien d'humain. C'était une masse de tissus sombres, une silhouette désarticulée dont les contours se perdaient dans l'ombre des containers empilés comme des monolithes de fer. Le bruit de la balle n'avait pas été une explosion, mais un claquement sec, une ponctuation finale dans le silence écrasant de la zone portuaire. Un son chirurgical.

Camille ne détourna pas les yeux. Sa mâchoire était si serrée que ses molaires grinçaient silencieusement. Dans ses poches, ses mains s'étaient refermées sur son carnet de notes, les jointures blanchies, le cuir de la couverture s'enfonçant sous ses ongles. Son cerveau reptilien cherchait le signal de la nausée, mais ne rencontrait qu'une surface lisse, une absence totale de réponse synaptique.

Lorenzo fit un pas vers elle.

Le mouvement était fluide, dépourvu de la moindre précipitation. Il se déplaçait avec la certitude d'un prédateur dans son propre biome. La lumière crue d'un projecteur lointain accrocha le tranchant de sa mâchoire, soulignant la pâleur de sa peau, presque translucide sous cette clarté artificielle. Il s'arrêta à une distance qui n'était plus sociale, mais territoriale. Son besoin compulsif de calculer chaque angle de tir se lisait dans la fixité de son regard.

— L’iris, murmura-t-il. Sa voix avait la texture du gravier que l’on écrase sous une semelle de cuir, une vibration qui se propageait jusque dans la cage thoracique de la clinicienne.

Camille ne répondit pas. Elle sentait une goutte de sueur glisser entre ses omoplates. Elle se força à réguler son diaphragme, bloqué par la pression atmosphérique. Inspirez. Expirez. Ne pas laisser la respiration devenir erratique. Ne pas lui offrir le spectacle de poumons qui paniquent.

— L’iris se dilate de manière spectaculaire lors d’une transition traumatique, continua Lorenzo, comme s’il lisait une note en bas de page dans un manuel de biologie. Mais les vôtres, Camille... vos pupilles sont des trous noirs. Elles n’essaient pas de fuir la lumière. Elles l’avalent.

Il fit un pas de plus. L’odeur de son parfum — santal précieux et pointe de soufre — submergea l’odeur de la mort. Camille sentit ses muscles se tétaniser. Ce n’était pas la paralysie du lapin devant les phares, mais celle du scientifique observant une réaction chimique instable, craignant que le moindre cillement ne provoque l’explosion.

— Vous ne demandez pas pourquoi, constata Lorenzo.

Son regard descendit vers la flaque qui s’élargissait sur le goudron, léchant les bords de ses souliers en cuir d’autruche. Le liquide était violet sous la lune, une huile épaisse aspirante. Camille débloqua sa gorge. Le son qui en sortit fut un scalpel bien affûté.

— Pourquoi poser une question dont la réponse est déjà étalée sur le sol ? Le pourquoi est une fioriture sentimentale, Lorenzo. Ce qui m’intéresse, c’est la mécanique de votre détachement. La façon dont votre rythme cardiaque n’a pas varié

d'une pulsation au moment de l'impact. Vous ne tuez pas par colère. Vous tuez pour rétablir une symétrie que vous estimez rompue. C'est une pathologie de l'ordre.

Un silence de plomb s'abattit entre eux, un conducteur électrique qui faisait bourdonner ses oreilles. Lorenzo inclina légèrement la tête. Un rictus esquissa le coin de ses lèvres. L'aveu d'une reconnaissance.

— L'ordre, répéta-t-il doucement. L'Architecte ne peut pas construire sur des fondations pourries. Cet homme était une fissure. Je colmate les brèches.

Il tendit une main. Ses doigts s'approchèrent du visage de Camille. Elle ne recula pas, bien que chaque nerf hurle à la fuite. Il ne la toucha pas. Il arrêta sa main à quelques millimètres de sa joue, captant la chaleur de son épiderme.

— Vous tremblez, Camille.

— C'est l'humidité, rétorqua-t-elle, sa voix ne flanchant pas d'une octave.

— Non. C'est la résonance. Votre cerveau rejette ce qu'il voit, mais votre sang reconnaît cette obscurité. Vous n'êtes pas venue ici pour m'étudier. Vous êtes venue ici pour voir si vous pouviez survivre à votre propre reflet.

Lorenzo se détourna brusquement, son long manteau noir balayant l'air comme une aile de corbeau. Il marcha vers la Bentley noire stationnée dans l'ombre d'un entrepôt désaffecté. Camille resta un instant seule face au cadavre. Elle nota mentalement la couleur exacte du sang sous les néons : un cramoisi presque noir. Elle fit un pas par-dessus la mare, évitant soigneusement de souiller ses chaussures, et emboîta le pas à l'Architecte.

L'habitacle de la voiture était un sanctuaire de cuir et de silence. Lorenzo conduisait lui-même, ses mains gantées serrant le volant avec une décontraction insultante. Il ne

regardait pas la route ; ses yeux restaient fixés sur le rétroviseur, surveillant les ombres. Camille sentait un bourdonnement électrique au creux de l'aine et sa salive devenir trop épaisse.

— Vous avez vu un homme mourir, reprit Lorenzo, sa voix se faisant plus basse, plus insidieuse. Et vous n'avez pas crié. Vous n'avez même pas détourné le regard. Pourquoi, Docteur ?

— J'étais en train d'observer, finit-elle par dire.

— Mensonge.

Lorenzo pila brusquement. Le crissement des pneus sur les graviers résonna comme un coup de feu. La voiture s'arrêta dans une zone d'ombre totale, sous les branches d'un pin parasol. Il se tourna vers elle, son visage à quelques centimètres du sien. Ses yeux semblaient luire d'une lueur prédatrice, deux éclats de glace noire.

— Vous vous demandiez ce que cela faisait de détenir ce pouvoir. Le pouvoir de décider du dernier souffle d'un homme. Vous ne voulez pas me soigner. Vous voulez me comprendre pour pouvoir, un jour, devenir ce que je suis.

Sa main s'éleva et se referma sur la gorge de Camille. Pas pour l'étrangler, mais pour mesurer le rythme effréné de son pouls sous la peau fine. Une prise de possession. Camille ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit. Son cœur frappait contre son sternum comme un prisonnier contre une porte de cellule. Elle sentait la rugosité du cuir des gants, la chaleur de sa pression, et une décharge d'adrénaline si violente qu'elle en eut le vertige. Ses propres mains saisirent les poignets de Lorenzo. Elle ne cherchait pas à se libérer. Elle s'ancrait.

— Avouez-le, murmura Lorenzo, son pouce caressant la ligne de sa mâchoire avec une lenteur provocante. Avouez que cette obscurité vous excite plus que n'importe

laquelle de vos théories.

— Je n'avoue rien à mes patients, Lorenzo, souffla-t-elle, ses yeux brillant d'une lueur fiévreuse. Je les dissèque.

Un éclair de satisfaction cruelle passa dans le regard de Lorenzo. Il relâcha sa prise, mais ne s'éloigna pas. L'air entre eux restait chargé, lourd comme avant un orage.

— Nous allons voir qui finira sur la table de dissection, Docteur.

Il remit le contact. La voiture s'élança vers la villa brutaliste qui surplombait la mer comme une forteresse de béton et de rancœur. Camille regarda ses mains dans l'obscurité. Elles étaient d'une stabilité effrayante. Le sel et le fer circulaient déjà dans ses veines.

La villa émergeait de la roche comme une excroissance minérale. À l'intérieur, Lorenzo se dirigea vers un bar en cristal sombre. Le choc des glaçons contre le verre sonna comme une alarme. Il lui tendit un verre de whisky tourbé, agressif. Camille le but d'un trait. Le liquide lui brûla la gorge, une punition bienvenue qu'elle utilisa pour ancrer ses pensées.

— Vous ne dormez pas, Lorenzo, commença-t-elle, sa voix retrouvant sa texture de velours clinique. Vos capillaires sont rompus. Si vous cessez d'analyser les menaces, vous cessez d'exister.

Lorenzo s'appuya contre le comptoir en marbre noir, enfermant Camille entre le bar et son propre corps. Elle sentit la fournaise sous son costume de soie.

— Le sommeil est une reddition. Je ne me rends jamais.

— Même à vous-même ?

Il posa son verre avec une force calculée.

— Dites-moi, Docteur... que verrais-je si je vous ouvrais ? Quelles horreurs cachez-vous sous votre vernis de civilisation ?

Camille sentit un frisson parcourir son échine. Elle se pencha vers lui, réduisant l'espace jusqu'à ce que leurs souffles se confondent, ignorant délibérément le signal de détresse de ses propres nerfs.

— Vous verriez un miroir, Lorenzo. Et c'est ce qui vous terrifie le plus.

Le silence ne fut rompu que par le gémissement lugubre d'une sirène de brume au loin. Camille monta vers sa chambre, un cube de béton et de verre suspendu au-dessus du vide. Dans la salle de bain, elle observa une minuscule projection rouge sur sa manchette blanche. La tache avait viré au brun de la rouille. Elle mouilla son index et pressa la pulpe contre le sang séché. L'humidité réveilla l'arôme du fer.

Elle ne nettoya pas la tache. Elle retira son chemisier et s'allongea nue entre les draps de lin gris, sentant la morsure abrasive du tissu contre sa chair. Elle savait qu'à quelques mètres, derrière une autre cloison, Lorenzo était devant ses écrans, analysant la courbe de sa respiration.

Elle sourit dans le noir. Ce n'était pas un sourire de clinicienne. C'était le rictus d'une femme qui vient de découvrir qu'elle aime la morsure du froid. Elle était au cœur du monstre, et elle commençait enfin à se sentir chez elle.

# Chapitre 4

## L'Effet de Miroir

La nuit s'était abattue sur la villa comme une chape de plomb liquide. Dehors, la Méditerranée ne clapotait pas ; elle léchait les rochers avec la régularité d'un prédateur affamé. À l'intérieur de la pièce, l'air conditionné brassait une fraîcheur artificielle, presque stérile, qui échouait à masquer l'odeur de poudre et de savon amandé émanant de Lorenzo.

Il était là, assis sur le bord de mon bureau d'ébène, une silhouette découpée à la serpe contre le verre fumé de la baie vitrée. Il ne bougeait pas. Seuls ses yeux, d'un gris d'orage statique, suivaient le trajet d'une goutte de condensation le long de mon verre d'eau. Je sentis une goutte de sueur glacée glisser entre mes omoplates. Mes doigts, crispés sur mon carnet de cuir, refusaient de se détendre. Les jointures étaient blanches, saillantes sous la peau fine.

— Posez ce stylo, Camille.

Sa voix n'était qu'un murmure, mais elle eut l'effet d'une décharge électrique le long de ma colonne vertébrale. Je ne répondis pas. Mes muscles étaient verrouillés. Ma respiration s'était logée en haut de ma gorge, courte, superficielle, une mécanique enrayée.

— Vous cherchez la faille dans la structure, reprit-il en se penchant. L'erreur de calcul dans l'architecture de mon esprit. Mais regardez-vous.

Il tendit une main. Il ne me toucha pas. Il s'arrêta à quelques millimètres de ma tempe. La chaleur qui émanait de sa peau était une agression. Je vis mon propre reflet

dans ses pupilles : une femme aux traits tirés, l'iris dilaté par une adrénaline qu'aucune éthique ne pouvait justifier.

— Vos pupilles me trahissent. Vous n'êtes pas ici pour me soigner. Vous êtes ici parce que l'abîme vous manque.

Le silence qui suivit fut physique. Un poids de plusieurs tonnes qui écrasait la cage thoracique. Lorenzo se leva, contourna le bureau avec cette grâce féline, insultante de lenteur. Il s'arrêta derrière mon fauteuil. Je ne me retournai pas. Mon cou était de pierre. Je sentis son souffle contre mon oreille, une vapeur de menthe et de froid.

— On dit que vous avez disséqué l'esprit de douze monstres avant vos trente ans, Camille. Et vous dormiez comme un nouveau-né après chaque séance. Pourquoi ?

Je serrai les dents jusqu'à ce que ma mâchoire craque. L'image me frappa : le visage du premier tueur. Je n'avais pas ressenti de dégoût. Juste une vibration dans le bas du ventre.

— Ce n'est pas le sujet de la séance, Lorenzo.

Ma voix était un débris de verre. Il posa ses mains sur mes épaules. Ses paumes étaient larges, calleuses. Une pression mesurée, calculée pour me rappeler que mes os n'étaient que de la porcelaine entre ses doigts. Je me liquéfiai de l'intérieur. Mon cœur cognait contre mes côtes comme un animal en cage.

— Dites-moi, Docteur... Quel était le goût de ce sang ? L'accident de votre frère. Il y a dix ans. Les traces sur le bitume racontent que vous n'avez pas crié. Elles racontent que vous avez regardé la voiture s'enrouler autour du platane avec une curiosité de biologiste.

L'air quitta mes poumons. Les murs brutalistes semblèrent se resserrer, le béton gris

devenant une prison sensorielle. Le souvenir remonta : l'odeur de l'essence, le sifflement du radiateur crevé, et ce silence absolu. J'avais compté. Une seconde. Deux secondes. J'avais observé le sang perler sur son front, fascinée par la manière dont la lumière de la lune rendait ce rouge presque noir.

— Vous avez aimé l'instant où la vie s'est évaporée pour laisser place à la géométrie pure de la mort, continua Lorenzo.

Il s'accroupit pour que nos regards soient au même niveau. Il attrapa mon menton. Ses doigts sentaient le métal. Ma main libre se mit à trembler. Une trahison musculaire. La pression dans mes tempes s'évanouit d'un coup, remplacée par une légèreté vertigineuse, comme si l'air devenait enfin respirable.

— J'ai... j'ai ressenti le poids du monde s'envoler, avouai-je enfin, les mots sortant de ma bouche comme des démons libérés. J'étais enfin seule. Libre de ne plus avoir à être la "bonne" sœur.

Lorenzo relâcha sa prise. Ses doigts glissèrent le long de mon avant-bras dans une caresse qui me brûla plus que sa force. Il se dirigea vers le bar intégré dans le mur de béton, versa un liquide ambré dans un cristal lourd.

— Préparez-vous pour demain, dit-il en s'arrêtant sur le seuil. La purge commence. Et j'aurai besoin de votre regard d'acier.

La porte se referma avec un clic métallique définitif. Je restai seule, ma main portée à mon poignet, là où la peau était marquée de rouge. Je lissai ma veste d'un geste mécanique, déshumanisé, sans même jeter un regard aux dossiers éparpillés.

Le trajet vers la seconde villa fut un flou de néons. Lorenzo m'attendait dans une pièce dépouillée, aux murs en béton banché. Au centre, un homme était attaché sur une chaise en acier. L'odeur frappa mon visage : fer, urine, terreur acide. Mes narines

se pincèrent.

— Analysez-le, ordonna Lorenzo.

Je m'approchai de l'homme. Je ne le touchai pas. J'observai le tremblement frénétique de ses paupières. La dilatation asymétrique de ses pupilles. Le rythme saccadé de sa carotide.

— Il n'a pas peur de mourir, dis-je. Ma voix était une lame de scalpel glissant sur l'os. Regardez la micro-contraction au coin de son œil. Ce n'est pas de la tristesse. C'est du ressentiment. Sa loyauté est déjà brisée.

Lorenzo s'approcha, se postant juste derrière moi. Sa présence était une chape de plomb. Il sortit une arme de son holster. Il ne la braqua pas sur l'homme. Il me la tendit. Le poids de l'objet était surprenant. Froid. Huilé. Mes doigts se refermèrent sur la crosse. Une chaleur liquide se répandit dans mon bassin, un fourmillement électrique qui engourdit mes dernières réticences.

— Finis d'effacer l'image, murmura-t-il, son souffle chaud sur ma tempe.

Je levai le bras. Le monde se rétrécit au grain de la peau de l'homme. Ma main ne tremblait pas. Le recul de l'arme ne fut pas un choc, mais une onde de force qui remonta dans mon bras comme une extension naturelle de mes propres os. La détonation ne fut pas un bruit extérieur ; ce fut un déclic sec à l'intérieur de mon propre crâne, une pièce du puzzle qui s'emboîtait enfin.

L'homme s'affaissa. L'odeur de la poudre brûlée remplaça celle du sang. Je restai là, le bras tendu, l'arme fumante au bout des doigts. L'étau qui broyait ma cage thoracique se desserra, laissant place à une fluidité glaciale dans mes veines.

Lorenzo reprit l'arme et me fit pivoter. Ses iris étaient deux morceaux de verre fumé.

Ses doigts effleurèrent ma joue, traçant le contour de ma mâchoire. Je ne cillai pas.

— Bienvenue dans votre nouvelle réalité, Camille. Ici, on ne guérit pas. On règne.

Je lissai à nouveau ma veste, un geste lent, dénué d'émotion, tout en fixant le corps inerte avec une indifférence clinique. Mon reflet dans la vitre n'était plus celui de la psychologue. La petite fille qui regardait l'accident de son frère était enfin sortie de l'ombre, et elle avait un sourire que même Lorenzo n'aurait pas pu prévoir.

Je posai ma main sur la sienne, recouvrant ses doigts rugueux sur le rebord en béton. Le silence entre nous n'était plus une menace. C'était un socle. La guerre pouvait commencer. Nous étions les Architectes, et le monde allait bientôt apprendre ce que signifiait construire sur des ruines humaines.

# Chapitre 5

## Pression Atmosphérique

Le cristal gravé heurta le marbre de Carrare avec un tintement sec, une note aiguë qui se perdit dans le bourdonnement sourd de la climatisation. Dans la salle à manger de la villa — un cube de verre et de béton brut suspendu au-dessus des vagues invisibles — l'air était saturé d'une électricité pesante, celle qui précède les exécutions.

Camille fit glisser la pointe de son couteau sur la nacre d'une huître, un geste mécanique. À sa gauche, Lorenzo ne mangeait pas. Il trônait, une ombre massive sculptée dans un costume de soie sombre. Sa respiration était lente, une cadence d'usine, régulière et implacable. Camille sentait la chaleur qui émanait de son épaule, une barrière thermique contre l'asepsie de la pièce.

En face d'eux, Marco, le lieutenant en charge des zones portuaires. Un homme bâti dans le muscle, dont le cou de taureau semblait à l'étroit dans une chemise trop blanche. Camille ne le regardait pas. Elle le dénotait.

Elle observait le blanchiment soudain de ses lèvres et le tressaillement incontrôlé de sa paupière droite. Elle notait le battement erratique de sa veine jugulaire, un petit reptile piégé sous la peau. L'index de sa main droite frottait compulsivement le bord de son verre de vin, un mouvement circulaire trahissant une rupture de l'homéostasie.

— Les douanes ont fermé les yeux, Patron, disait Marco. Le conteneur est à l'abri. On attend juste votre signal.

Le silence qui suivit fut un poids physique. Une densité minérale que l'on aurait pu découper à la lame. Lorenzo ne cilla pas. Ses mains, posées à plat sur la table,

ressemblaient à des outils de précision au repos.

Camille posa son couvert. Le métal heurta l'assiette.

Le coup de guillotine du son fit sursauter Marco.

Elle sentit le regard de Lorenzo bifurquer vers elle, un glissement imperceptible de ses pupilles noires. Il attendait son verdict silencieux, celui qu'ils avaient convenu dans l'ombre de son bureau, là où elle n'était plus la psychologue judiciaire, mais la sonde qu'il enfonçait dans l'âme de ses hommes.

— Marco, articula-t-elle. Sa voix était un fil de soie, froid et coupant.

L'homme se figea. Le frottement de son doigt contre le verre s'arrêta net.

— Vous avez mentionné que la cargaison était « à l'abri ». C'est un terme générique utilisé pour masquer une incertitude. Pourquoi votre main tremble-t-elle depuis que vous avez prononcé le mot « signal » ?

Elle observa la goutte de sueur qui se détachait de sa tempe pour venir s'écraser sur le col de sa chemise.

— Le café n'induit pas une asymétrie dans la sudation faciale, Marco, répliqua-t-elle d'un ton monocorde, presque professoral. Et il ne force pas les yeux à fuir vers la gauche dès qu'on évoque la direction du nord. C'est une dissonance limbique flagrante.

Lorenzo prit enfin la parole. Sa voix était un grondement de basse qui fit vibrer le cristal des verres.

— Dehors.

Le lieutenant se leva avec une précipitation qui fit ruer sa chaise en arrière. Il s'éclipsa dans l'ombre du couloir. Ils restèrent seuls.

Le parfum de Lorenzo — un mélange de tabac froid, d'ambre et de métal — envahit l'espace de Camille. Le sang tambourinait contre ses tempes, une brûlure électrique qui lui vidait les poumons.

— Tu es sûre, murmura-t-il.

— Son rythme cardiaque dépasse les cent dix battements par minute. Il ne vous trahit pas encore, Lorenzo. Il a déjà fini de le faire.

Elle sentit la main de Lorenzo se poser sur la sienne. Ce n'était pas de la tendresse. C'était une étau de chair et d'os qui écrasait ses phalanges contre la nacre de l'assiette. Ses doigts étaient froids, d'une froideur de caveau.

— Pourquoi l'avoir condamné devant moi ?

Camille tourna la tête. Leurs visages n'étaient qu'à quelques centimètres. Elle pouvait voir les pores de sa peau, la cicatrice fine qui barrait le coin de sa lèvre. Elle ne ressentait pas de pitié. Ses poumons réclamaient un air qu'elle ne trouvait plus, et ses mains, piégées sous les siennes, fourmillaient violemment.

— Parce que je voulais que vous voyiez que je n'ai plus peur de me salir les mains avec vos secrets.

Un sourire lent, prédateur, étira les lèvres de l'Architecte. Il lâcha sa main pour venir saisir son menton. Son pouce écrasa sa lèvre inférieure contre ses dents, cherchant le point de rupture entre la caresse et la meurtrissure. Camille ne recula pas ; elle goûta le goût de fer qui commençait à poindre.

— Tu ne sortiras jamais de cette villa, Camille. Tu es devenue une partie de la structure.

— Je ne cherche pas la sortie, Lorenzo.

L'ascenseur privé les emmena vers les niveaux inférieurs, là où la lumière du soleil ne pénétrait jamais. L'odeur de la peur était déjà là, flottante, presque palpable dans le sous-sol de béton. Marco était assis sur une chaise en métal.

Camille s'avança, ses talons claquant sur le ciment avec un automatisme d'horloger. Lorenzo sortit un canif d'argent de sa poche et l'ouvrit d'un coup de pouce sec. La lame brilla sous les néons blafards.

Il se tourna vers Camille.

— Où est la zone la plus sensible, Docteur ? Celle qui fait durer le regret sans abrégé la vie ?

Camille s'approcha, ses yeux fixés sur la peau tremblante du cou de Marco. Elle pointa un endroit précis, juste sous l'oreille, là où les nerfs s'entrelacent.

— Ici, murmura-t-elle.

Le cri qui suivit fut la plus belle musique qu'elle ait entendue depuis longtemps. Elle ne recula pas quand une goutte de sang chaud éclaboussa sa joue. Elle resta là, immobile, une ombre parmi les ombres.

Lorenzo retira la lame avec une lenteur calculée. Le bruit de la peau qui se désolidarise de l'acier fit vibrer le tympan de Camille.

— Monte, ordonna-t-il. Nettoie-toi. Matteo arrive.

Camille remonta dans l'asepsie du hall supérieur. Dans la salle de bain, elle s'appuya contre le marbre. Ses mains commencèrent à trembler, un spasme fin qu'elle observa avec une curiosité détachée. Elle prit un coton et nettoya la trace de sang sur sa joue, frottant jusqu'à ce que la peau soit rouge, irritée.

Elle rejoignit la salle à manger. Matteo était là. Quand Camille entra, il se figea. Elle nota l'humidité sur sa lèvre supérieure. Le battement de sa carotide était trop rapide.

Lorenzo s'installa en bout de table. Le dîner fut une parade de faux-semblants. Le bruit des couverts en argent contre la porcelaine était le seul dialogue autorisé.

— Matteo a fait un excellent travail sur le secteur Nord, n'est-ce pas Camille ? lança Lorenzo.

Le silence qui suivit fut un gouffre. Camille posa son verre. Elle sentait la tension de Matteo, une onde de choc invisible.

— Matteo est efficace, commença-t-elle. Mais il semble préoccupé. La gestion des imprévus demande une sérénité que je ne perçois pas tout à fait ce soir.

Le cristal du verre de Matteo craqua sous la pression de ses doigts.

— Matteo, va attendre dans mon bureau, coupa Lorenzo.

Le lieutenant se leva, ses mouvements saccadés comme ceux d'une marionnette. Il sortit. Lorenzo fit le tour de la table et s'arrêta derrière Camille. Ses mains se posèrent sur ses épaules.

— Tu l'as senti, murmura-t-il.

— Son rythme cardiaque a changé au moment où tu as mentionné Marseille. Ses pupilles se sont contractées de 20 %. Il ne te craint pas, Lorenzo. Il a déjà peur de ce qu'il a fait.

Lorenzo glissa une main vers son cou, ses doigts enserrant sa gorge. Ce n'était pas une caresse. Camille sentit son propre pouls bondir sous la paume de l'Architecte. Elle pencha la tête en arrière, offrant sa vulnérabilité.

— Tu es mon arme la plus précieuse, Camille.

— Matteo ne sortira pas vivant de cette villa, Lorenzo. C'est la seule conclusion logique.

Ils traversèrent le couloir vers le bureau. Lorenzo poussa les doubles portes en chêne brûlé. Matteo était assis dans un fauteuil, un verre à la main. Camille resta dans l'ombre, commençant le scan.

— Le Docteur me disait justement que le silence est la forme la plus pure de l'aveu, Matteo.

Camille fit un pas en avant. Elle vit le muscle de la mâchoire de Matteo tressaillir.

— Je ne lis pas dans ta tête, Matteo, dit-elle. Je lis sur ton visage. Tu te demandes comment j'ai su pour la cargaison de Toulon.

Lorenzo fut plus rapide que l'éclair. Sa main saisit le poignet de Matteo et le projeta contre la paroi de verre de la bibliothèque.

Le fracas du verre qui vole en éclats remplit la pièce.

Camille observa les éclats de cristal se planter dans le cuir chevelu de Matteo. Lorenzo maintenait son subordonné par la gorge, le soulevant du sol.

— Regarde ses yeux, Matteo, ordonna Lorenzo.

Matteo, le visage congestionné, tourna la tête vers Camille. Ses yeux étaient injectés de sang.

— Je vois... une morte, parvint-il à articuler.

Camille s'approcha, jusqu'à ce que son visage soit à quelques centimètres du sien. Elle vit la dilatation extrême de ses pupilles. Elle tendit la main et, du bout de l'index, elle recueillit une goutte de sang qui perlait sur sa joue.

— Tu as tort, Matteo. Tu vois la seule personne qui sait exactement à quelle milliseconde ton cœur va s'arrêter de battre.

Elle se tourna vers Lorenzo.

— Il a un complice. Ricci.

Lorenzo relâcha la pression. Matteo s'effondra au sol. Lorenzo sortit son Glock noir, mat. Il ne regarda pas Matteo. Il garda ses yeux fixés sur Camille.

— Sors, Camille.

— Non. Je veux voir le passage de la conscience au néant. C'est une donnée qui manque à mon dossier.

Le coup de feu fut assourdissant.

L'odeur de la poudre brûlée remplaça instantanément celle du santal. Camille ne ferma pas les yeux. Elle observa la vie s'échappant des pupilles de Matteo comme une lampe qu'on éteint.

Lorenzo s'approcha d'elle. Il leva la main et, avec son pouce, il essuya la petite tache de sang qu'elle avait laissée sur sa propre joue.

— Bienvenue dans l'équipe, Camille.

Ils sortirent sur le perron. L'humidité méditerranéenne s'engouffra dans les poumons de Camille. Lorenzo la conduisit vers son bureau, là où les dossiers de l'empire gisaient. Camille s'assit. Elle prit le premier dossier.

— Celui-ci, murmura-t-elle en désignant une photo, est déjà mort. Il ne le sait juste pas encore.

Lorenzo raya le nom avec une violence contrôlée.

Dehors, le tonnerre gronda, isolant la villa du reste du monde. Camille tourna la page suivante, les yeux brillants d'une lueur prédatrice qu'elle ne cherchait plus à soigner.

Elle était l'Architecte de l'ombre. Et la musique de la trahison était sublime.

# Chapitre 6

## L'Angle Mort

L'habitacle de la Bentley emprisonnait une atmosphère de serre pressurisée. Dehors, la Côte d'Azur défilait en un ruban de bitume surchauffé, bordé d'une mer si bleue qu'elle en devenait agressive, un miroir d'indigo liquide renvoyant la violence du soleil. À l'intérieur, l'air conditionné crachait un souffle polaire qui n'arrivait pas à dissiper l'odeur de Lorenzo : un mélange de tabac froid, de santal et cette note métallique, presque imperceptible, qui collait à la peau de ceux qui manipulaient l'acier de trop près.

Camille observait le profil de Lorenzo. Ses mains, larges et noueuses, reposaient sur le volant avec une décontraction feinte. Le cuir du siège grinçait sous chaque micro-mouvement de ses épaules, dont les muscles semblaient être les structures de soutènement d'un édifice prêt à s'effondrer. Il ne regardait pas la route ; il la découpait. Ses yeux scannaient les rétroviseurs avec la régularité d'un métronome.

Le silence entre eux n'était pas un vide. C'était une masse physique, un bloc de plomb qui pesait sur la poitrine de Camille. Elle sentait le rythme de son propre poulx battre contre la paroi de sa carotide, un tambourinement sourd, irrégulier. Sa main droite, posée sur sa cuisse, était agitée d'un tremblement résiduel qu'elle tentait de brider en s'enfonçant les ongles dans la chair.

— Vous avez remarqué le changement de fréquence, murmura Lorenzo.

Sa voix n'était qu'un râle de gorge, basse et granuleuse. Ce n'était pas une question. Camille analysait la contraction du muscle masséter au coin de sa mâchoire. Un spasme involontaire. Un tic de structure qui flaire une fissure dans les fondations. Elle

tourna la tête vers la vitre latérale. Une berline grise, vitres teintées, maintenait une distance constante.

— L’angle mort, dit-elle enfin. Son propre larynx lui semblait tapissé de verre pilé. Ils attendent le virage de la Pointe Noire.

Lorenzo esquissa un sourire dénué de chaleur.

— L’analyse comportementale au service de la survie. Vous progressez, Camille.

Soudain, le monde bascula.

Le premier impact ne fut pas un son, mais une onde de choc qui fit vibrer l’ossature de la Bentley. Un craquement sec, le sifflement d’une balle ricochant sur l’acier blindé. Le verre de la lunette arrière se mua en une toile d’araignée opaque. Le corps de Camille réagit avant son esprit. Ses poumons se bloquèrent. Une décharge d’adrénaline brûla ses veines, transformant sa vision en un tunnel étroit. Lorenzo écrasa l’accélérateur. Le moteur rugit, un monstre de métal s’éveillant dans un rôle de puissance brutale.

— Baissez-vous, ordonna-t-il.

Camille ne s’exécuta pas. Elle restait figée, les yeux fixés sur le rétroviseur. La berline grise avait accéléré. Un bras surgit de la fenêtre passager, une silhouette noire brandissant un canon court.

— Ne freinez pas, lâcha Camille. Sa voix était blanche, dénuée d’émotion, le résultat d’une dissociation clinique. Il attend que vous amorciez le virage pour viser le flanc gauche. C’est un tireur de précision. Il compte sur l’inertie de la voiture dans la courbe.

Lorenzo jeta un coup d'œil à la femme à ses côtés. Ses pupilles étaient dilatées à l'extrême. Elle ne fuyait pas le danger ; elle le disséquait.

— S'il vise le flanc, il connaît la faiblesse structurelle de ce modèle, grogna Lorenzo en braquant violemment. Le joint du réservoir tampon.

— Ce n'est pas une attaque de clan rival, Lorenzo.

Le silence qui suivit fut plus violent que les tirs. Lorenzo luttait avec le volant, ses muscles saillants sous la chemise de soie blanche comme des haubans sous tension. Une tache sombre commençait à s'étendre sur son épaule droite.

— Expliquez-vous, ordonna-t-il, la voix plus tranchante qu'un scalpel.

— La trajectoire, continua Camille, ses doigts agrippés au tableau de bord. Il ne tire pas pour arrêter le véhicule. Il tire pour créer une brèche spécifique. Il connaît votre angle de vision réduit. C'est une chorégraphie, Lorenzo. Quelqu'un lui a donné le script de vos réflexes de conduite.

La mâchoire de Lorenzo se contracta si fort qu'un craquement d'os résonna. Un troisième impact. Le véhicule tituba. Le pneu arrière gauche venait de voler en éclats. La Bentley commença à chasser vers le précipice. Camille vit le vide, cette immensité bleue et impitoyable. Elle ne cria pas. Elle sentit simplement ses tripes se nouer en un point froid. La mort n'était qu'une donnée statistique.

— Le frein à main, maintenant ! hurla Lorenzo.

Camille plongea la main vers la console centrale, ses doigts rencontrant ceux de Lorenzo, brûlants et calleux. Elle tira sur le levier avec une force qu'elle ne soupçonnait pas, tandis que Lorenzo donnait un coup de volant désespéré vers la paroi rocheuse. Le métal hurla contre la pierre, projetant une pluie d'étincelles

orangées. La voiture s'immobilisa dans un nuage de poussière et de gomme brûlée.

Camille était projetée contre la portière, la tempe cognant contre le montant. Un filet de liquide chaud coula le long de sa joue. Ses jambes étaient de coton lorsqu'elle toucha le sol. L'air extérieur était une fournaise saturée de poudre. Elle se loba derrière l'avant de la Bentley, le corps replié contre le métal brûlant. Lorenzo sortit à son tour, une arme automatique dans la main. Il se déplaçait avec une précision architecturale, chaque mouvement calculé pour minimiser l'exposition.

— Celui du milieu, dit Camille, sa voix étranglée par la poussière. Il hésite. Observez sa posture. Ses pieds ne sont pas ancrés. Il attend un signal extérieur. C'est un homme de votre cercle restreint. Quelqu'un qui connaît votre valeur, mais qui a déjà été payé pour votre cadavre.

Un tir pulvérisa le phare avant. Camille se tassa. Elle sentait les vibrations des détonations dans sa colonne vertébrale.

— Qui a planifié ce trajet ?

— Marco, lâcha-t-il enfin. Mon bras droit depuis dix ans.

Le poids de cette révélation sembla fissurer la stature du Parrain pendant une fraction de seconde. Puis, l'Architecte reprit le dessus.

— Ils vont avancer en triangle, analysa Camille, ses yeux fixés sur le reflet des assaillants dans le chrome du pare-chocs. Celui de gauche est nerveux. Attendez qu'il fasse un pas de trop sur le gravier. Le bruit couvrira votre premier mouvement.

Lorenzo tourna la tête vers elle. Pour la première fois, il y avait une reconnaissance sombre dans ses yeux.

— Vous n’êtes pas juste une psychologue, Camille. Vous êtes un charognard de l’âme. Vous aimez ça.

Le tremblement des mains de Camille s’intensifia, mais ce n’était plus de la terreur. C’était une excitation toxique, un vertige noir qui lui soulevait le cœur. Elle voyait la mort en face et se sentait parfaitement à sa place.

— Tirez, Lorenzo.

Le premier coup de feu fut d’une précision terrifiante. L’homme de gauche s’effondra. Les deux autres ripostèrent, transformant la carrosserie en une passoire métallique. Camille se plaqua au sol. Au loin, le hurlement d’une sirène agressive retentit. Deux autres véhicules apparaissaient. Lorenzo saisit Camille par le bras, une poigne de fer qui lui broyait l’humérus. Il la tira vers lui. Elle sentit la chaleur de son corps, le rythme effréné de son cœur qui battait contre ses côtes comme un animal en cage.

— On ne peut pas rester ici.

Il la jeta vers la portière.

— Rampez jusqu’à l’arrière. Prenez ce qui s’y trouve.

Camille s’exécuta, ses mains glissant sur le cuir. Ses doigts rencontrèrent une trappe. À l’intérieur, des grenades fumigènes. Elle dégoupilla la première, sentant le métal froid contre sa paume, et la lança. Une épaisse fumée blanche envahit l’espace. Lorenzo en profita pour abattre le deuxième homme. Le troisième, celui qui hésitait, prit la fuite.

Lorenzo se laissa glisser contre la voiture, pressant une main sur son flanc. Du sang rouge vif s’écoulait entre ses doigts. Camille s’approcha, ses propres mains maculées

de poussière et de rouge.

— Marco ne s'arrêtera pas là, dit-elle d'une voix monocorde. Vous n'avez plus nulle part où aller, Lorenzo.

Le Parrain leva les yeux vers elle. Un éclat de rire rauque s'échappa de ses lèvres.

— Vous avez raison, Camille. Je n'ai plus d'empire. Mais j'ai encore mon Architecte. Et j'ai ma psychologue. On va reconstruire. Mais d'abord, on va brûler tout ce qui reste.

Il se releva péniblement, s'appuyant sur elle. Camille ancrâ ses pieds dans le sol, devenant son point d'appui. Elle sentit une part d'elle-même s'éteindre définitivement, remplacée par une obscurité nouvelle. Lorenzo s'arrêta un instant, son regard dérivant vers l'horizon. Sa main se resserra sur l'épaule de Camille, une pression douloureuse.

— Vous aviez une porte de sortie, Camille, murmura-t-il. Vous avez choisi de rester dans l'angle mort. Pourquoi ?

Camille soutint son regard, sans ciller. Son cœur s'était calmé, adoptant un rythme lent, calqué sur celui de l'homme en face d'elle.

— La liberté est ennuyeuse, Lorenzo. La noirceur, en revanche... elle est infinie.

Ils s'enfoncèrent dans le maquis. Derrière eux, la carcasse de la Bentley achevait de consumer son cuir. Lorenzo s'arrêta brusquement près d'une ancienne bergerie en ruine. Il s'adossa à un chêne-liège, le visage pâle. Camille s'agenouilla entre ses jambes, déchirant sa propre chemise pour panser la plaie. Ses doigts effleuraient la peau brûlante de l'homme sans trembler.

— L'angle d'entrée est de quinze degrés, murmura-t-elle. Le tireur était sur la crête. Il vous attendait précisément sur ce siège.

— Marco, cracha Lorenzo.

— Non. Marco est impulsif. Le tireur d'aujourd'hui est un esthète. Un acte chirurgical. Un message. C'est Santino. Il ne tire pas pour tuer, il tire pour paralyser. Pour vous voir ramper. C'est un complexe d'Icare inversé.

Dehors, le froissement des feuilles annonça une approche. Camille s'installa au centre de la pièce, dans un rai de lune. Elle défit ses boutons, exposant son cou, feignant un tremblement de proie. Une silhouette se découpa dans la porte. Santino. Il entra, son assurance gonflant sa poitrine, savourant sa victoire. Il se pencha vers elle, son visage à quelques centimètres du sien.

— Vous savez ce qu'est le transfert, Santino ? murmura Camille, sa voix devenant un scalpel de glace. C'est quand le thérapeute finit par détester le patient au point de vouloir le disséquer.

Elle lui jeta une poignée de poussière aux yeux et dévia son canon. Une détonation de 9mm faucha le genou de Santino. Lorenzo sortit de l'ombre, son arme braquée sur le corps convulsé. Il tendit son arme à Camille, la crosse en avant. Un baptême dans le sang.

— Finissez votre analyse, docteur.

Camille s'approcha de Santino. Elle plaça le canon contre son front moite.

— C'est ça, la fin de votre monde. Un angle mort que vous n'avez pas vu venir.

Elle appuya sur la détente. Le recul fit vibrer son bras. Le silence revint, plus dense.

Lorenzo passa un bras autour de sa taille.

— Bienvenue dans l'ombre, Camille.

De retour à la villa, ce "mausolée moderne" de béton et de verre, Camille se doucha à l'eau bouillante, frottant sa peau avec une violence inutile. Lorsqu'elle ressortit, Lorenzo l'attendait dans la chambre obscure. Il l'emprisonna contre le rebord de marbre froid, ses mains marquant son cou d'une empreinte livide.

— Marco ne me trahit pas pour le pouvoir, analysa Lorenzo. Il pense que vous êtes le grain de sable qui va gripper l'engrenage.

— Il a raison. Je suis votre nouveau système optique.

Lorenzo la saisit, la hissant sur le marbre. Ce n'était pas un baiser, mais une invasion, une communion de damnés. Il se détacha d'elle, les yeux injectés d'une lueur fauve.

— Appelez-le. Dites-lui que vous m'avez convaincu de fuir. Utilisez cette voix que vous aviez quand vous parliez de vos démons.

Camille prit le téléphone jetable. Elle porta l'appareil à son oreille. Ses doigts étaient parfaitement immobiles.

— Marco ? commença-t-elle. Sa voix se brisa avec une justesse terrifiante, une mise en scène magistrale de la détresse. C'est Camille. Je ne sais plus quoi faire... Il a perdu la tête.

Pendant que ses cordes vocales tissaient la trame d'une agonie feinte pour manipuler l'homme dont l'existence orbitait exclusivement autour de la sienne, ses yeux restaient secs, fixes. Elle observait Lorenzo avec une lucidité effrayante, un miroir de sa propre perversion.

— Il m'a poussée... il veut tout brûler, Marco... venez nous aider.

Elle raccrocha. Le silence de la villa fut scellé par le tonnerre. Lorenzo s'approcha, pressant son front contre le sien. Les plans de l'enfer étaient achevés. Camille n'avait plus besoin de lumière ; elle voyait parfaitement dans le noir. Elle était l'Architecte de sa propre damnation, et elle aimait chaque seconde de cette agonie.

# Chapitre 7

## Le Sanctuaire Brutaliste

Le soleil à l'extérieur n'était plus un astre, mais une meule de grès blanc écrasant la côte. Derrière les baies vitrées de la forteresse, le monde n'était qu'une vibration floue, une chaleur liquide qui s'arrêtait net contre le triple vitrage. Ici, dans le ventre de la villa, l'air avait le goût de l'azote et du métal froid. Le silence n'était pas une absence de bruit, mais une masse solide, un bloc de béton brut qui pesait sur les épaules de Camille.

Elle était assise devant le mur d'écrans, la colonne vertébrale soudée au dossier ergonomique. Ses doigts, d'ordinaire si stables lorsqu'elle maniait le scalpel de l'analyse clinique, avaient une raideur inhabituelle. Elle ne tremblait pas, elle se figeait. Chaque mouvement était calculé pour ne pas trahir l'électricité qui parcourait son épiderme.

À sa gauche, Lorenzo.

Il ne touchait à rien, mais il occupait tout l'espace. Il dégageait une odeur de tabac de contrebande, de cuir de Toscane et cette note ferreuse, presque imperceptible, qui colle à la peau de ceux qui manipulent la mort de près. Il n'avait pas retiré sa veste. Il attendait. Son regard, deux lames d'obsidienne, ne quittait pas les moniteurs où défilaient les fantômes de son empire.

— Encore, ordonna-t-il. Sa voix était un murmure râpeux, une pression sur la nuque de Camille.

Elle cliqua. L'image se figea, recula, puis repartit en lecture lente. Un couloir de

service, deux heures du matin, trois jours avant l’embuscade du port. Un homme passait sous l’œil de la caméra thermique. Silvio. Un lieutenant fidèle depuis dix ans.

— Regardez sa main gauche, murmura Camille.

Sa propre voix lui parut étrangère, plus grave, érodée par la tension. Elle pointa l’écran du bout de son stylo optique. Sur l’image granuleuse, Silvio marchait d’un pas régulier, mais son pouce gauche frottait nerveusement la phalange de son index. Un mouvement cyclique, obsessionnel.

— Le frottement cutané, expliqua-t-elle sans le regarder. Une tentative inconsciente de stimuler les récepteurs tactiles pour abaisser le taux de cortisol. Il ne marche pas, il fuit une pensée.

Lorenzo se rapprocha. Le tissu de sa manche effleura l’épaule de Camille. Elle ne cilla pas, mais ses poumons se bloquèrent. L’oxygène semblait se raréfier dans ce périmètre de quelques centimètres. Elle sentait la chaleur qui émanait de lui, un contraste violent avec la climatisation chirurgicale de la pièce.

— Il a toujours eu ce tic, trancha Lorenzo. Quand il joue gros.

— Non, répliqua-t-elle, le regard rivé sur la pupille dilatée de Silvio à l’écran, captée par l’infrarouge. Regardez l’asymétrie de ses épaules. Il porte un poids, mais pas physique. Sa tête s’incline de trois degrés vers la gauche chaque fois qu’il passe devant cette porte. La porte de votre bureau de crise. Il ne vérifie pas si elle est fermée, il s’assure qu’elle est toujours là pour le hanter. C’est la démarche d’un homme qui a déjà franchi le seuil de la trahison et qui attend que le sol se dérobe.

Lorenzo ne répondit pas. Il posa une main sur le dossier du siège de Camille. Le cuir gémit sous la pression. Elle fixa les veines qui couraient sur le dos de la main de l’Architecte, des rivières de puissance contenue. Elle savait qu’une seule de ces mains

pouvait briser une trachée aussi facilement qu'une tige de verre. Mais ce qui la paralysait, ce n'était pas la menace physique. C'était la manière dont leurs esprits commençaient à s'emboîter, comme les rouages d'une machine de guerre parfaitement huilée.

Il se pencha, son souffle effleurant l'oreille de Camille. Une mèche de ses cheveux bougea sous l'expiration.

— Continuez, Camille. Dites-moi qui d'autre porte un fantôme sur ses épaules.

Elle fit défiler les séquences suivantes. Les visages se succédaient : des soldats, des comptables, des ombres. Elle disséquait chaque micro-expression, chaque clignement de paupière trop lent, chaque déglutition forcée. Elle ne voyait plus des hommes, mais des systèmes nerveux à vif, des sacs de muscles qu'elle déballait sous les yeux de leur maître.

Sur l'écran 4, une réunion dans la salle des coffres. Lorenzo y apparaissait, de dos, dominant la table. Autour de lui, quatre hommes.

— Arrêt sur image, dit-elle.

Elle zoota sur Marco, le plus jeune. Ses mains étaient à plat sur la table. Apparemment calmes. Mais Camille nota le tressaillement imperceptible du muscle masséter au coin de sa mâchoire.

— Regardez la synchronisation respiratoire, analysa Camille. Tous calquent leur respiration sur la vôtre. C'est le réflexe de survie de la meute face au mâle alpha. Tous, sauf lui. Marco est en apnée. Il retient son souffle pendant que vous parlez de la livraison de Marseille. Il ne respire que lorsque vous changez de sujet. Son corps refuse d'intégrer vos informations. Il les rejette.

Lorenzo sortit un couteau de sa poche. Pas une arme de combat, mais un canif de gentleman, manche en corne noire. Il commença à se curer les ongles avec une lenteur hypnotique. Le petit clic de la lame contre l'ongle résonnait dans le béton comme un coup de feu.

— Marco est mon neveu, dit-il. Le sang est une ancre, Camille. Mais même les ancres finissent par rouiller.

— Le sang coule, Lorenzo. C'est sa seule fonction.

Elle tourna la tête vers lui. Erreur. Leurs visages n'étaient qu'à quelques centimètres. Elle vit les pores de sa peau, la cicatrice fine qui barraît son sourcil gauche, et surtout, ce vide immense dans ses pupilles. Un vide qui l'appelait, qui résonnait avec la faille béante qu'elle portait en elle. Sa propre main, posée sur la table, commença à se raidir, les tendons saillant sous la peau diaphane. Son corps ne reculait pas devant lui ; il penchait vers le vide, attiré par la promesse du fracas.

— Vous cherchez une taupe, continua-t-elle d'une voix blanche. Je vous donne des prédateurs qui ont faim. Silvio est rongé par la culpabilité. Marco est déconnecté par l'ambition. L'un veut votre pardon, l'autre veut votre place.

Lorenzo ferma son couteau. Le claquement fut définitif. Il se redressa, libérant l'espace, mais l'oppression ne quitta pas la poitrine de Camille. Il fit quelques pas dans la pièce, ses talons de cuir martelant le sol poli. Il s'arrêta devant une table en acier où étaient disposés des plans de la ville et des armes de poing, désossées, en cours de nettoyage.

L'atmosphère changea. La traque intellectuelle laissait place à la logistique de la violence.

— Si vous avez raison, dit Lorenzo sans se retourner, ce soir, ce béton sera repeint en

rouge.

Il prit un chargeur, l'inséra dans un Glock d'un geste sec. Le bruit du métal qui s'enclenche provoqua une pulsation sourde, au rythme de la lame de Lorenzo, qui s'installa entre ses cuisses, une brûlure lente qui l'obligea à presser ses genoux l'un contre l'autre. C'était un son pur, sans équivoque. La fin des mots.

— Restez là, ordonna-t-il. Regardez les écrans. Soyez mes yeux. Si l'un d'eux change de rythme, si une paupière tremble d'une manière que je n'ai pas prévue... vous me le direz par l'oreillette.

Il s'approcha d'elle à nouveau, mais cette fois, il ne s'arrêta pas à l'épaule. Il posa sa main sur sa nuque, ses doigts s'enfonçant légèrement dans les muscles contractés. La pression était ferme, presque douloureuse. Camille sentit son rythme cardiaque s'emballer, un tambour sauvage enfermé dans une cage de côtes trop étroite. Sa peau brûlait là où il la touchait. Elle ne chercha pas à se dégager. Elle s'appuya imperceptiblement contre cette main, cherchant l'ancrage dans le chaos.

— Vous faites partie de l'architecture maintenant, Camille, murmura-t-il. Ne vous écroulez pas.

Il retira sa main, laissant une sensation de froid glacial là où la chaleur avait été. Il sortit de la pièce, son ombre s'étirant sur les murs bruts avant de disparaître.

Camille resta seule avec les écrans. Le silence revint, plus lourd, plus dense. Elle reporta son regard sur les moniteurs. Elle voyait Silvio, Marco, et les autres se préparer dans la cour de la villa. Ils ne savaient pas qu'ils étaient sous le microscope. Ils ne savaient pas qu'une femme, dans une pièce climatisée, venait de signer leur arrêt de mort en observant le mouvement de leurs sourcils.

Elle serra les poings jusqu'à ce que ses ongles s'enfoncent dans ses paumes. La

douleur était une ancre. Elle observa Lorenzo apparaître sur l'écran de la cour. Il marchait avec la grâce d'un fauve dans un jardin de verre. Elle vit Silvio s'approcher de lui.

Sur l'écran, le visage de Silvio était un masque de décomposition. Ses yeux fuyaient la lumière des projecteurs. Camille activa le micro de son oreillette. Ses lèvres effleurèrent le plastique froid.

— Lorenzo, dit-elle.

Le Parrain ne marqua aucun temps d'arrêt, mais elle vit son index se poser le long de la culasse de son arme, un signal qu'il l'entendait.

— Silvio est en train de se fragmenter, continua-t-elle. Sa main gauche ne frotte plus son index. Elle est crispée sur la couture de son pantalon. Il a pris une décision. Il est en phase de décharge motrice. Il va bouger. Maintenant.

À l'écran, tout se passa avec la brutalité d'un impact de foudre. Silvio porta la main à sa ceinture. Lorenzo, dans un mouvement d'une fluidité terrifiante, n'utilisa pas son arme. Il saisit le poignet de Silvio, utilisa le poids du lieutenant pour le faire basculer et l'écrasa contre un pilier de béton. La caméra n'avait pas de son, mais Camille crut entendre le craquement des os.

Elle resta pétrifiée, les yeux fixés sur l'écran. Ses yeux dévoraient l'écran, ses pupilles buvant chaque spasme de Silvio comme une drogue dont elle ignorait le nom. Elle sentait une montée d'adrénaline qui lui picotait les extrémités. Elle était la complice silencieuse, l'architecte invisible de cette purge.

Lorenzo tourna la tête vers la caméra. Il savait exactement où elle se trouvait. À travers l'objectif, il sembla plonger son regard dans le sien.

Camille sentit une goutte de sueur couler entre ses omoplates. Le lien qui les unissait n'avait rien de noble. C'était une corde tressée de paranoïa et d'obsessions, une laisse qu'il enroulait autour de son cou et qu'elle acceptait de porter pour voir jusqu'où la noirceur pouvait les mener.

Le téléphone interne de la console grésilla.

— Marco, souffla Lorenzo dans l'oreillette de Camille. Où est-il ?

Camille balaya les écrans du regard, ses pupilles s'agitant frénétiquement. Elle ne le voyait plus dans la cour. Elle bascula sur les caméras du premier étage. Rien. Les cuisines. Rien.

Puis, elle vit un mouvement d'air. Une porte qui se refermait lentement dans le reflet d'une vitre.

— Il est dans la galerie des verres, Lorenzo. Il ne cherche pas à fuir. Il cherche la salle des serveurs.

— Ma salle ?

— Non, corrigea Camille, sa voix étranglée par une soudaine certitude. Il cherche la pièce où je suis.

Elle se leva brusquement, sa chaise roulante percutant le mur avec un fracas métallique. La porte de son sanctuaire brutaliste n'avait pas de verrou de ce côté. C'était une pièce conçue pour observer, pas pour se cacher.

Le silence de la pièce fut soudain rompu par un bruit de pas étouffés sur le tapis de laine vierge du couloir. Camille sentit ses membres s'engourdir. Ses mains étaient glacées. Elle regarda autour d'elle : du béton, du verre, des écrans. Rien pour se

défendre. Rien, sauf son esprit.

Elle se rassit, l'échine droite, face à la porte. Elle ne se cacherait pas. Elle allait l'observer entrer. Elle allait analyser sa mort comme elle avait analysé celle de Silvio.

La poignée tourna.

Le cœur de Camille ne battait plus, il vibrait, une fréquence haute et douloureuse qui lui coupait le souffle. La poignée s'abaissa. Elle fixa l'ouverture, attendant que le prédateur franchisse le seuil, tandis que dans son oreille, la respiration de Lorenzo, calme et régulière, devenait son seul lien avec la réalité.

— Camille, ne bougez pas, murmura la voix de Lorenzo dans l'oreillette. Regardez-le. Ne détournez pas les yeux. Dites-lui ce que vous avez vu dans ses nerfs. Brisez-le avant qu'il ne tire.

C'était une folie. Une expérience clinique in vivo. Et Camille, malgré la paralysie qui gagnait ses jambes, sentit un sourire d'une noirceur absolue étirer ses lèvres. Elle était la psychologue du diable, et le diable venait de lui offrir son premier patient en direct.

La porte s'ouvrit sur Marco. Son visage était livide, strié de sueur. Dans sa main droite, un Beretta tremblait légèrement.

Camille ne bougea pas un cil. Elle nota la dilatation de ses narines, le battement de la carotide sous sa peau fine, la manière dont ses doigts se crispaient sur la crosse.

— Marco, commença-t-elle, sa voix tombant comme un couperet dans le silence de la pièce. Vous avez manqué de magnésium ce matin. Votre index saute. Vous ne toucherez rien à plus de deux mètres.

L'homme s'arrêta, déstabilisé par la froideur clinique de cette femme. Le jeu de pouvoir venait de changer de terrain. La violence physique de Lorenzo était dehors, mais la violence psychologique de Camille remplissait la pièce, étouffante, invisible, fatale.

Le canon du pistolet se stabilisa un instant, puis recommença à osciller. Camille plongea son regard dans celui de Marco. Son corps ne reculait pas devant lui ; il penchait vers le vide, attiré par la promesse du fracas.

Dehors, le soleil continuait de brûler la côte, mais ici, dans le sanctuaire brutaliste, l'hiver était arrivé. Le silence pesait des tonnes. Dans l'oreillette, le souffle de Lorenzo s'était arrêté.

Showtime.

Le canon du Beretta s'immobilisa à nouveau, pointé sur le plexus de Camille. Marco avait les yeux injectés de sang. La sueur, lourde, huileuse, perlait de ses tempes pour venir s'écraser sur le col de sa chemise. L'odeur d'une bête acculée saturait l'air climatisé de la pièce.

Camille ne recula pas d'un millimètre. Au contraire, elle avança le buste, offrant son sternum à la bouche de fer du pistolet.

— Votre pupille gauche est plus dilatée que la droite, Marco, murmura-t-elle. Un signe de traumatisme crânien ancien ? Ou simplement la panique qui court-circuite votre système limbique ? Vous n'avez pas envie de tirer. Votre index est verrouillé en phase isométrique. Vous attendez que je vous donne une raison de ne pas le faire.

L'homme laissa échapper un grognement. Le métal du pistolet vint heurter le tissu de la blouse en soie de Camille. Elle sentit la froideur du cercle d'acier contre sa peau. Son propre corps réagissait par une décharge d'adrénaline si violente qu'elle en eut

un goût de cuivre dans la bouche. Sa respiration resta pourtant d'une régularité métronomique. Elle était un métronome dans un ouragan.

— Taisez-vous... sale pute de psy, cracha Marco. Vous croyez que je ne sais pas ce que vous faites ? Vous lui retournez le cerveau. Vous le rendez faible.

— Je le rends efficace, corrigea-t-elle, ses yeux ancrés dans ceux de l'homme avec une intensité qui confinait à la prédation. C'est vous qui êtes la faille. Le maillon mou. Regardez vos épaules. Elles tombent. Votre centre de gravité est instable. Vous avez déjà perdu, Marco. Le coup ne partira pas parce que vous avez besoin que je vous absolve.

Dans l'oreillette, le silence de Lorenzo était devenu une présence physique. Elle savait qu'il était là. Derrière la cloison de béton brut. Il attendait. Il étudiait sa réaction comme on observe la résistance d'un alliage sous une presse hydraulique.

Soudain, le mouvement se produisit.

Ce n'était pas un tir. C'était un déplacement d'air. Lorenzo apparut comme une déchirure dans le décor aseptisé. Il ne courut pas. Il ne cria pas. Il était simplement là, une ombre architecturale, ses mains nues déjà en mouvement. Le craquement fut sec, net. Le bruit d'une branche morte que l'on brise en plein hiver.

Lorenzo avait saisi le poignet de Marco d'une main, et sa mâchoire de l'autre. Le Beretta tomba sur le sol en béton avec un tintement métallique qui résonna dans le sanctuaire. Lorenzo projeta le traître contre le mur de verre, la vitre épaisse ne vibrant même pas sous l'impact.

Camille observa la scène, les mains jointes, ses doigts immobiles. Elle détailla la pression des phalanges de Lorenzo sur la gorge de Marco. La peau devenait violacée, marbrée de taches blanches là où la circulation s'interrompait. Lorenzo tourna la tête

vers Camille. Ses yeux étaient deux puits de pétrole.

— Il a parlé de faiblesse, Camille. Qu'en dit la science ?

Camille s'approcha du corps pantelant de Marco. Elle tendit une main, effleura la joue de l'homme agonisant.

— La faiblesse est une perception subjective, répondit-elle, sa voix plus basse. Pour lui, la réflexion est une hésitation. Pour vous, c'est une trajectoire. Il est déjà mort psychologiquement, Lorenzo. Son système nerveux s'effondre. Ce que vous tenez n'est qu'une enveloppe de viande.

Lorenzo resserra sa prise. Son visage était un masque de marbre.

— La taupe n'est pas lui, lâcha brusquement Lorenzo.

Il relâcha sa prise. Marco s'effondra comme un sac de cuir vide.

— Non, admit Camille en ajustant les revers de sa blouse. Il n'a pas l'envergure cognitive pour une trahison structurée. C'est un exécutant. Mais il sait qui a posé la main sur le levier.

Lorenzo ramassa le pistolet et le glissa dans sa ceinture. Il fit un pas vers Camille. La chaleur qui émanait de lui était un contraste violent avec la température glaciale de la pièce.

— Venez, dit-il. On va regarder les bandes. Vous allez me dire ce que leurs visages cachent quand ils pensent que je ne regarde pas.

Ils descendirent dans le ventre de la forteresse. Un escalier de béton suspendu s'enfonçait dans les profondeurs de la falaise. Ici, le bruit de la mer arrivait comme un

battement de cœur sourd. La salle de contrôle était un cube de verre noirci. Camille fit défiler les enregistrements. Les visages se succédaient.

— Arrêtez, dit-elle. L'image se figea sur un gros plan d'Enzo, le cousin. Regardez sa main gauche, Lorenzo. Sous la table. Ses doigts tapotent un rythme irrégulier. C'est une décharge de dopamine. Il anticipe quelque chose de plaisant. Son visage montre de la déférence, mais ses doigts fêtent une victoire. Le contraste est trop marqué. C'est une dissonance cognitive majeure.

Lorenzo vint se placer juste derrière elle. Elle sentit son souffle sur sa nuque. Il posa ses mains sur le dossier du fauteuil, l'encerclant sans la toucher.

— Vous voyez des choses qu'aucun de mes hommes ne verrait. Ils cherchent des armes. Vous cherchez des intentions.

— Les armes ne sont que les outils de la volonté, Lorenzo. Si on brise la volonté, l'arme tombe d'elle-même.

Lorenzo tendit la main. Ses doigts vinrent encadrer la mâchoire de Camille. Ce n'était pas une caresse. C'était une prise de possession. Il força son visage vers la lumière crue des écrans.

— Vous n'avez pas eu peur, constata-t-il. Votre pouls n'a pas dépassé les quatre-vingts. Vous n'êtes pas une psychologue, Camille. Vous êtes un monstre qui a appris à parler le langage des humains.

— C'est pour ça que vous m'avez engagée, non ? Pour que je reconnaisse les miens.

Lorenzo resserra sa prise, son pouce venant écraser la lèvre inférieure de Camille. Une pulsation sourde, au rythme de la lame de Lorenzo, s'installa entre ses cuisses, une brûlure lente qui l'obligea à presser ses genoux l'un contre l'autre.

— Enzo ne doit pas sortir vivant de cette villa, dit Lorenzo. Mais je veux qu’il sache que c’est une femme qu’il a sous-estimée qui a signé son arrêt de mort. Vous allez l’interroger avec moi.

\*\*\*

Le clic du verrou automatique résonna dans le salon de verre. Enzo s’était levé, un ressort trop tendu sous un costume de lin crème. Une auréole sombre marquait déjà le tissu sous ses aisselles.

— Lorenzo. Docteur. Je ne m’attendais pas à une séance... groupée.

Camille fit le tour de la pièce, ses talons percutant le béton poli.

— Le stress est un poison systémique, Enzo. Il ne se contente pas d’altérer vos nuits. Il corrompt vos décisions. Lorenzo s’inquiète pour l’intégrité de l’organisation. Et moi, je m’inquiète pour votre système nerveux.

Elle s’arrêta juste devant lui. La peur d’Enzo avait une signature chimique : un mélange de tabac froid et d’effluves aigres. Elle s’assit, maintenant une distance de soixante centimètres. Lorenzo sortit son briquet. Le \*clac\* fit sursauter Enzo.

— Parlons de la livraison à la crique des Morts, reprit Camille. Votre pupille gauche est plus dilatée que la droite. C’est un signe classique de dissonance cognitive. Vous omettez une vérité qui vous étrangle.

Lorenzo se décolla du mur. Il vint se placer derrière le fauteuil d’Enzo. Camille vit les épaules de l’homme se voûter.

— Pourquoi avez-vous appelé le numéro qui se termine par 44 ce soir-là ? Un numéro

qui n'appartient pas à la flotte sécurisée.

Le visage d'Enzo vira au gris cendré.

— Lorenzo, je t'en supplie... c'était une erreur... ils tenaient mon fils...

— « Ils » ? releva Camille. Les Russes ? La famille de Marseille ? Qui a acheté votre trahison, Enzo ?

Elle se leva et commença à marcher autour du fauteuil, encerclant la proie avec Lorenzo. Enzo s'effondra, son front venant frapper la table en verre avec un bruit mat.

— C'était Varga, hoqueta-t-il. Il a dit que tu étais devenu fou, Lorenzo. Que tu n'écoutes plus que cette femme.

Lorenzo releva la tête vers Camille. Dans cet échange de regards, il n'y avait pas de tendresse, seulement une reconnaissance mutuelle de leur propre noirceur.

— Vous aviez raison, Camille. Le stress corrompt tout. Sortez.

Elle ne bougea pas tout de suite. Elle voyait les mains d'Enzo griffonner la table de sueur et de désespoir. Elle voulait voir comment l'Architecte terminait son œuvre.

— Camille, répéta Lorenzo. Sa voix n'était plus une commande, c'était un avertissement. Ne vous laissez pas dévorer par le spectacle. Le scalpel doit laisser la place au marteau.

Elle sortit. Alors qu'elle franchissait le seuil, la voix d'Enzo s'éleva, une plainte aiguë, étouffée par le tonnerre. Camille se retrouva seule dans le couloir, le dos appuyé contre le béton froid. Ses mains tremblaient enfin. C'était la vibration d'une

corde de violon trop tendue qui vient de se rompre.

Lorenzo apparut quelques minutes plus tard. Il avait retiré sa veste. Sa chemise blanche portait une infime tache sombre sur la manchette gauche, une ponctuation rouge dans un monde monochrome. Il s'approcha d'elle, l'emprisonnant contre le mur.

— Ce n'était que le début, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Varga ne sera pas le dernier à mourir cette nuit, répondit Lorenzo. Mais vous, Camille... vous allez m'aider à choisir qui sera le prochain.

Ils descendirent vers le garage. Camille se pencha sur l'écran de contrôle final pour analyser Moretti. Elle ne voyait plus les écrans. Elle sentait chaque pixel de violence se répercuter sous sa propre peau.

— Passez la séquence en vitesse ralentie, commanda-t-elle.

Elle isola le visage de Moretti.

— Regardez la micro-contraction de l'orbiculaire. Ce n'est pas de l'impatience. C'est un rictus de mépris refoulé. Il n'attend pas un signal. Il vérifie si la voie est libre pour un départ qu'il n'a pas annoncé.

Lorenzo posa ses deux mains sur la table, l'encerclant.

— Vous venez de signer son arrêt de mort, Camille.

Elle ne répondit pas. Elle sentait un frisson parcourir sa colonne vertébrale, une reconnaissance atroce. Elle était le bras qui tenait la lame. Lorenzo sortit ses armes, vérifiant les culasses. Le clic-clac résonnait comme un couperet.

— Nous partons, déclara Lorenzo. Vous venez avec moi. Je veux que vous voyiez l'instant où ils réalisent que c'est fini. Je veux que vous analysiez leur agonie.

Il saisit son menton. Camille sentit ses genoux fléchir, une faiblesse qu'elle étouffa. Elle ne détourna pas le regard.

— Ne me décevez pas, Camille. Si vous flanchez, je vous laisserai là-bas, avec eux.

Ils montèrent dans la Porsche noire. L'habitacle était une capsule de cuir isolée, saturée par leur tension mutuelle. Lorenzo engagea la marche arrière, les pneus crissant sur le sol poli. Alors que le portail blindé s'ouvrait sur la pluie torrentielle, Camille ferma un instant les yeux. La femme qui était entrée dans ce cabinet de psychologie quelques mois plus tôt était morte.

Lorenzo accéléra. Il ne la regardait pas, mais sa main droite effleura brièvement le genou de Camille. Une simple vérification de sa présence, comme on s'assure qu'une arme est bien chargée. Dans le reflet des vitres trempées, Camille vit son propre visage : ses pupilles étaient deux abîmes noirs, prêtes à tout dévorer. Elle était enfin l'extension de sa volonté. Elle était l'ombre du prédateur.

# Chapitre 8

## Symbiose Noire

L'air dans le bureau n'était plus de l'oxygène ; c'était du plomb liquide. Midi frappait contre les baies vitrées, une lumière blanche, chirurgicale, qui dénudait chaque grain de poussière en suspension. Dehors, la Méditerranée n'offrait aucun répit, une plaque de métal brossé, aveuglante, immobile. À l'intérieur, la climatisation modulait un sifflement stérile qui échouait à refroidir la peau de Camille.

Une goutte de sueur trahit sa tempe, glissa avec une lenteur obscène vers sa mâchoire. Elle ne l'essuya pas. Un mouvement superflu aurait été un aveu de faiblesse. En face d'elle, Lorenzo occupait le fauteuil en cuir comme un trône de ronces. Son costume sombre absorbait la lumière, créant un trou noir au centre de la pièce immaculée. Il ne bougeait pas. Seuls ses yeux, d'un gris d'orage sec, parcouraient les étagères de psychologie, comme s'il cherchait la faille structurelle du bâtiment pour le faire s'effondrer d'un simple souffle.

— Vous n'avez pas activé l'enregistrement aujourd'hui, Docteur, dit-il.

Sa voix était un frottement de roche, basse, imprégnée de tabac de luxe et de cette odeur de fer qui le suivait partout. Camille sentit ses doigts se crispier sur son carnet. Ses articulations blanchirent. Le clic du stylo contre le verre de la table résonna comme un coup de feu.

— Le protocole n'a plus de sens, Lorenzo. Nous avons dépassé le stade de l'observation clinique il y a trois séances.

À la base de son cou, le battement de sa carotide était précis. Arrogant. Il se pencha

en avant, brisant la distance de sécurité. L'odeur de Lorenzo l'envahit : le sel, la chaleur de la peau, et ce parfum de danger qui faisait vibrer ses terminaisons nerveuses. Ses pupilles se rétractèrent. Un réflexe de prédateur reconnaissant son égal.

— Vous voulez savoir pourquoi je ne dors pas, reprit-il. Vous voulez le nom de la bête qui me dévore les entrailles chaque fois que je ferme les yeux.

Il tendit la main. Il ne la toucha pas. Ses doigts s'arrêtèrent à quelques millimètres de son poignet, mais la chaleur qui s'en dégageait était une brûlure. Camille sentit ses poumons se contracter. L'air était trop dense.

— Je ne cherche pas un nom, murmura-t-elle, sa voix plus rauque qu'elle ne l'aurait voulu. Je cherche le mécanisme. L'engrenage qui a sauté.

Lorenzo eut un rire sans joie, un claquement sec au fond de la gorge.

— L'engrenage... Il n'a pas sauté, Camille. On l'a meulé. Jusqu'à ce qu'il n'en reste que de la limaille.

Il se leva d'un bond, une explosion de muscles sous la soie. Il arpenta la pièce avec une démarche de fauve en cage, mesurant les murs, pesant le vide. Camille observait la rigidité de ses épaules, ses mains fermées en poings, les ongles s'enfonçant dans la paume jusqu'à la lividité.

— Mon père avait une règle. « Tout ce que tu ne possèdes pas par l'esprit finit par te posséder par la peur. » J'avais six ans. Il m'a enfermé dans la cave de la villa de Sperlonga. Un trou à rats. Du béton brut. Pas de lumière. Pas de son. Juste l'odeur de l'humidité et le bruit de mon sang dans mes oreilles. Il disait que si je parvenais à cartographier la pièce dans le noir, à en connaître chaque centimètre par le toucher, je n'aurais plus jamais besoin de la lumière pour dominer. Il m'a laissé là-dedans trois

jours. Sans eau. Sans un mot.

Il s'arrêta brusquement. Son dos était une muraille de tensions. Camille ne respirait plus. Elle voyait l'enfant dans le noir absolu.

— À la fin du deuxième jour, sa voix descendit d'un octave, je ne savais plus si mes yeux étaient ouverts ou fermés. J'ai commencé à m'arracher les ongles contre les parois pour être sûr que j'existais encore. La douleur était la seule chose qui n'était pas le néant. Quand il a ouvert la porte, la lumière m'a brûlé les rétines. Je suis resté aveugle une semaine. Mais je connaissais la forme du noir. Je savais comment l'habiter.

Il revint vers elle, ses pas muets sur le tapis de soie. Il s'appuya sur le bureau, l'enfermant dans son ombre. Elle sentit ses mains devenir moites, une décharge électrique le long de sa colonne vertébrale. Elle ne fuyait pas. Elle s'abreuvait de ce venin.

— Vous ne contrôlez pas votre empire pour le pouvoir, Lorenzo, dit-elle, ses mots découpés comme par un scalpel. Vous le contrôlez parce que vous avez peur que le noir revienne. Vous saturez l'espace pour ne plus jamais sentir le vide du béton contre vos doigts.

Le silence qui suivit fut organique, un glissement de plaques tectoniques. Lorenzo la fixait avec une intensité qui frisait l'agression physique.

— Et vous, Camille ? Pourquoi restez-vous ? Pourquoi ne fuyez-vous pas ? Vous sentez l'odeur du sang sur moi.

Elle se leva. Elle réduisit l'espace jusqu'à ce que leurs souffles se mélangent, un air vicié, chargé de non-dits. Elle posa ses doigts sur le revers de sa veste. Le tissu était chaud. En dessous, le cœur de l'homme battait un rythme de guerre.

— Parce que je suis celle qui peut nommer votre bête, Lorenzo. Et ce que l'on nomme, on finit par le posséder.

Un tressaillement au coin de sa lèvre. Pas un sourire. Une convulsion de reconnaissance.

— Vous souffrez d'une Paranoïa Structurante, continua-t-elle, sa voix devenant une caresse glacée. La survie dépend de l'anéantissement de l'imprévisible. Vous avez besoin d'une extension. Quelqu'un qui n'est pas limité par vos démons, mais qui les comprend. Quelqu'un qui peut être vos yeux quand vous devez fermer les vôtres.

Lorenzo saisit son poignet. Sa poigne était un étau de fer. Elle entendit ses propres os protester dans l'étau, un craquement sourd qui résonna jusque dans ses dents. Elle ne cilla pas. La douleur était une ancre.

— Vous me proposez de devenir mon arme ? De trahir votre précieuse morale ?

— L'éthique est un luxe pour ceux qui vivent dans la lumière, répondit-elle, ses yeux brillant d'une lueur maniaque. Moi, je veux voir l'envers du décor. Je veux être l'architecte de votre ombre.

Il l'attira violemment contre lui. La collision des corps fut brutale, un choc de chair et de volonté. Elle sentit la dureté de son torse, l'odeur de tabac froid et de sueur acide. Il plongea son regard dans le sien, cherchant une trace de pitié. Il n'y trouva que l'abîme.

— Si vous entrez dans mon esprit, je vais vous briser. Je vais faire de vous une partie de moi-même, un membre fantôme que je pourrai couper si nécessaire.

— Faites-le, souffla-t-elle.

Lorenzo lâcha son poignet. Il leva la main et, du bout du pouce, essuya la larme de sueur sur son menton. Le geste était d'une tendresse terrifiante, plus menaçant qu'un couteau sous la gorge.

— Bienvenue dans la cave, Camille.

La chaleur monta d'un cran. Le soleil sembla exploser contre les vitres. Ses muscles, jusque-là figés par un réflexe de survie, se verrouillèrent dans une immobilité de pierre. Le froid gagna ses extrémités. Ses mains ne lui appartenaient plus ; elles étaient des instruments. Elle était le prédateur.

— Dites-moi ce que vous voulez que je fasse.

Lorenzo s'écarta, reprenant possession de l'espace. Il n'était plus le patient. Il était le général devant sa carte d'état-major.

— Mon cousin, Matteo. Il pense que je suis affaibli. Je le sens dans les silences des réunions de famille. Je veux que vous assistiez au dîner de ce soir. Pas comme psychologue. Comme compagne.

Un frisson glacé parcourut sa nuque malgré la canicule.

— Vous voulez que je les analyse en temps réel. Que je repère les micro-expressions de trahison.

— Je veux que vous soyez le scalpel qui découpe leurs mensonges avant même qu'ils ne les prononcent.

Elle hocha la tête. L'abandon total du rôle de soignante pour celui de complice. Une sensation de chute libre libératrice.

— Préparez-vous. Vingt heures. Et Camille ? Ne portez pas de blanc. Le blanc est pour les innocents.

Elle sortit, le bruit de ses talons résonnant comme un compte à rebours. Dans le cabinet, Lorenzo resta une ombre parmi les ombres. Le trajet fut une épreuve physique. L'air était un four. Elle s'assit au volant, ses mains tremblant de façon incontrôlable. Elle les observa avec un détachement chirurgical. Adrénaline pure.

À l'appartement, elle se déshabilla. Chaque vêtement était une strate de sa vie précédente qu'elle épluchait. Sous la douche, l'eau fut une agression. Elle régla la température au maximum de l'endurance. La vapeur satura l'espace. Elle frotta sa peau jusqu'à ce que le rouge efface le blanc. Elle se préparait comme on affûte une lame.

Elle choisit une robe en soie noire, fluide comme du pétrole. Pas de bijoux. Rien qui puisse offrir une prise. Elle se maquilla avec une précision de taxidermiste : un trait de khôl épais, une bouche couleur sang séché. Lorsqu'elle reprit la route, le soleil avait capitulé. Le ciel n'était plus qu'une plaie béante de pourpre.

La villa l'attendait. À l'entrée, les gardes s'écartèrent avec une déférence nouvelle. Elle n'était plus consultante. Elle était l'ombre du maître. Elle le trouva sur la terrasse. Il observait la ville comme un prédateur compte ses proies.

— Vous avez une odeur de pluie, dit-il.

— C'est l'orage qui stagne.

Lorenzo pivota. Ses yeux balayèrent la silhouette, s'attardant sur la courbe de sa gorge. Un micro-mouvement de sa mâchoire trahit une tension.

— Le noir vous va mieux. Il cache la fragilité des os.

Il fit un pas. La distance de sécurité vola en éclats. Sa chaleur était une fournaise. Ses doigts s'arrêtèrent à quelques millimètres de sa joue. Camille sentit ses muscles se figer dans une attente insoutenable.

— Les familles sont là, dit-il. Ils ignorent qu'ils entrent dans une pièce dont j'ai déjà muré les issues. Je veux que vous soyez mon scanner humain. Je veux que vous me disiez qui doit mourir avant le dessert.

Ils franchirent les portes en acajou. La salle était baignée d'une lumière dorée, artificielle. Les regards convergèrent, chargés de suspicion prédatrice. Camille ne baissa pas la tête. Elle redressa les épaules, laissant son regard errer avec une froideur analytique. Elle voyait des fréquences cardiaques, des sudations nerveuses, des mensonges en gestation.

Lorenzo la fit asseoir à sa droite. La place du bourreau.

— Messieurs, je vous présente le docteur Camille Arnault. Elle est ici pour s'assurer que nos échanges soient... transparents.

Le mot résonna comme une sentence. Valerio, un homme aux mains trop agitées, tenta un sourire mort-né.

— Une psychologue, Lorenzo ? Tu deviens sentimental ?

Lorenzo ne répondit pas. Un silence physique, pesant, étouffa le rire de l'homme. Camille observa Valerio. Ses doigts tambourinaient contre le verre, rythme saccadé. Ses pupilles étaient contractées.

— Monsieur Valerio se demande si j'ai lu son dossier, intervint Camille, sa voix

coupante. Mais ce qui m'intéresse, c'est pourquoi il a vérifié l'heure trois fois alors qu'il n'y a pas d'horloge.

Silence de mort. Valerio se figea, sa main se crispant sur le cristal. Lorenzo tourna la tête vers Camille. Une lueur sombre et sauvage. Il posa sa main sur celle de Camille. Une revendication. Un pacte de sang.

— Continuez, Camille.

L'adrénaline se déversait. Elle n'était plus humaine ; elle était l'instrument. Elle pointa son regard vers Madame Moretti, dont le collier de perles semblait soudain l'étrangler.

— Et vous, Madame Moretti... pourquoi vos mains tremblent-elles sous la nappe ?

L'éthique n'était plus qu'un souvenir lointain. Elle était l'outil de Lorenzo, sa vision nocturne. Elle se pencha vers lui, ses lèvres frôlant presque son oreille.

— Valerio a une arme sous la table. Et Madame Moretti attend un signal extérieur.

Lorenzo ne cilla pas. Il serra sa main, une pression brutale, possessive.

— Parfait. Commençons la purge.

Le tonnerre éclata, faisant vibrer les baies vitrées. Dans la lumière stroboscopique des éclairs, Camille vit son reflet dans le verre de la table. Elle ne se reconnut pas. Elle aimait ça.

On emmena les traîtres vers le pavillon de verre. Pas de cris. Juste le frottement des semelles. Lorenzo et Camille marchèrent sous la pluie lourde, chaude. Ils atteignirent le pavillon, cage de lumière dans la tempête. À l'intérieur, l'odeur de l'angoisse

chimique.

Camille s'approcha de Madame Moretti, ligotée. Elle se pencha, son visage à quelques centimètres de la suppliciée. Elle ne vit pas une victime, mais une structure à démanteler.

— Madame Moretti, murmura Camille d'une voix maternelle. Nous allons discuter de ce qui se passe dans votre cerveau quand vous réalisez que personne ne viendra.

Derrière elle, Lorenzo ferma la porte. Le bruit du loquet fut le point final de son ancienne vie.

— Commencez, ordonna-t-il.

Et Camille commença. Elle n'utilisa pas de pinces. Elle utilisa des silences calculés. Elle montra à Lorenzo qu'il n'y avait pas besoin de sang pour détruire un être. Il suffisait de retirer l'illusion de l'identité. La carcasse de la femme ne tressaillait même plus. Ses yeux étaient deux billes de verre délavées.

Lorenzo se leva, s'arrêta juste derrière Camille. La chaleur de son torse contre son dos fit perler la sueur le long de sa colonne.

— Tu l'as vidée, murmura-t-il.

— La structure s'est effondrée d'elle-même.

Lorenzo posa une main sur sa nuque. La pression était à la limite exacte de l'étranglement.

— Tu vois les failles, Camille. Toi, tu es la première personne que je ne peux pas cartographier. Tu es un angle mort.

Elle pivota dans le cercle de ses bras. Leurs visages étaient si proches que l'air semblait partagé.

— Je ne suis pas un angle mort. Je suis le miroir que tu as peur de regarder. Tu veux que je devienne tes yeux pour ne plus craindre ce qui rampe dans ton dos.

Elle posa sa main sur sa poitrine, sentant la cicatrice sous le tissu. Elle appuya son pouce dessus. Lorenzo ne cilla pas. Ses narines se dilatèrent.

— Je veux l'accès total, murmura-t-elle. Je veux être la seule à savoir où sont les sorties de secours.

Lorenzo saisit ses poignets. Il les serra à en broyer l'os. Elle entendit ses radius protester, une plainte sourde qui remonta jusqu'à sa mâchoire. Elle ne gémit pas.

— Tu seras ma voix quand je devrai rester silencieux. Mais si tu tentes de reconstruire les murs, je t'enterrerai dans les fondations.

— On n'enterre pas son propre reflet, Lorenzo.

L'orage marqua une pause. Lorenzo lâcha ses poignets, laissant des marques violettes. Il fit un signe vers l'ombre. Les hommes emportèrent les débris humains.

— La purge commence demain à l'aube. Matteo pense hériter du trône. Prépare-toi. Demain, tu seras le bourreau.

Il huma l'air près de son cou, une inspiration lente, marquage de territoire.

— Va te laver. Tu sens la peur des autres. C'est une odeur qui ne te va pas.

Il quitta la pièce. Camille resta seule face à la mer déchaînée. Elle regarda ses mains marquées. Pas de remords. Juste une soif. Elle dessina un cercle dans la buée de la vitre. La symbiose était scellée. Elle n'était plus Camille. Elle était l'ombre de Lorenzo.

Elle éteignit la dernière lampe. Dans le noir, elle n'avait pas peur. Elle était enfin en sécurité dans l'œil du cyclone. Demain, le sang coulerait sous le soleil de midi. Et elle serait là pour en savourer chaque effondrement. Elle ferma les yeux, tandis que la première lueur de l'aube déchirait l'horizon, une ligne de pourpre sur une mer de goudron.

# Chapitre 9

## L'Art de l'Effondrement

Le crépuscule sur la côte ne ressemblait jamais à une promesse. C'était une plaie ouverte, un dégradé de violets ecchymotiques qui s'écrasait contre les baies vitrées de la villa. À l'intérieur, le silence n'était pas une absence de bruit ; c'était un fluide visqueux qui s'insinuait dans les poumons de Camille à chaque inspiration, un bourdonnement électrique si dense qu'elle crut entendre le sifflement des moniteurs de surveillance percer ses tympans.

Elle étala les dossiers sur la table en béton banché. Le grain du papier contre la pierre produisit un frottement sec, un râle de condamné. Douze visages figés dans la morgue de leurs portraits d'identité judiciaire. La famille Valenti.

Lorenzo se tenait près de la baie vitrée, une silhouette découpée à la serpe contre l'incendie du ciel. Il ne bougeait pas. Seule la fumée de son cigare, un filament gris et lourd, trahissait sa présence. L'odeur du tabac s'entremêlait à celle de l'iode et du produit désinfectant que Camille utilisait pour ses mains. Une barrière chimique entre elle et la saleté du monde qu'il dirigeait.

— Matteo Valenti ne dort plus, commença-t-elle.

Sa voix était un scalpel. Elle ne regarda pas Lorenzo, mais elle sentit la pression de son attention. C'était une brûlure dans la nuque, une main invisible qui serrait ses vertèbres.

— Ses tics nerveux ont migré. Regardez l'angle de sa mâchoire. Le masséter est en tension constante. Ce n'est plus une simple appréhension, Lorenzo. C'est une érosion

des fondations.

Elle fit glisser une enveloppe de papier kraft au centre de la table. À l'intérieur, pas d'arme, juste une série de clichés pris sous des angles impossibles, montrant des objets du quotidien dans la chambre de Matteo : son rasoir, son verre d'eau, la montre posée sur sa table de chevet.

— Vous n'avez pas besoin de le tuer. Vous devez lui faire croire qu'il est déjà mort. Qu'il est un fantôme dans sa propre maison. Que chaque objet qu'il touche a été baptisé par votre volonté.

Le silence se fit si compact qu'il sembla vibrer. Lorenzo se déplaça. Le froissement de son costume de laine froide fut le seul avertissement avant que son ombre ne recouvre la table. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle. Camille sentit la chaleur irradier de son corps, un contraste violent avec l'air climatisé à dix-huit degrés. Ses propres phalanges blanchirent sous la pression du dossier. Elle refusa de reculer.

— Expliquez-moi le mécanisme, Camille.

Sa voix était un grondement de fond. Il exigeait une autopsie de sa malveillance.

— Le cerveau humain est une machine à chercher des motifs. Si vous brisez la répétition, vous provoquez une capitulation nerveuse. Demain, il recevra un enregistrement : trente minutes du bruit de sa propre respiration, capté pendant son sommeil. Le lendemain, sa voiture sera garée avec une précision millimétrée à deux centimètres de son emplacement habituel. Rien de violent. Juste l'intrusion de l'impossible dans le réel.

Elle marqua une pause. Sa gorge était sèche, une sensation de papier de verre à chaque déglutition.

— La psychose rampante fera le reste. Il commencera par soupçonner ses gardes du corps. Puis sa femme. Il finira par s'arracher la peau pour vérifier s'il n'y a pas un micro sous son derme. La désagrégation sera totale. Et propre.

Lorenzo tourna lentement la tête vers elle. Ses yeux étaient deux puits de pétrole, sombres, denses, où aucune lumière ne parvenait à s'échapper. L'Architecte ne souriait jamais. Il analysait la structure de sa proie.

Il leva une main. Camille sentit ses muscles se figer, une paralysie réflexe. Elle s'attendait à une strangulation. Au lieu de cela, il approcha son index de sa tempe, sans la toucher, suivant la ligne de ses cheveux avec une lenteur de prédateur repu. L'air entre sa peau et son doigt semblait crépiter d'électricité statique.

— Tu es plus dangereuse que moi, Camille. Moi, je détruis les corps. Toi, tu effaces l'âme.

Le rythme cardiaque de la psychologue s'emballa, un tambour de guerre sourd contre ses côtes. L'effroi qui lui comprimait la poitrine muta en une décharge de dopamine si violente qu'elle en eut le vertige. Elle n'avait pas peur de la chute ; elle avait faim du vide. Elle voyait dans le regard de cet homme le reflet de sa propre noirceur, cette curiosité clinique pour la souffrance qu'elle avait passée des années à masquer sous une éthique de façade.

— Je fais ce pour quoi vous me payez, répliqua-t-elle.

Sa voix trembla imperceptiblement, une fissure dans le cristal.

— Non. Tu fais ça parce que tu as besoin de voir jusqu'où la corde peut se tendre avant de rompre. Tu veux voir Matteo hurler sans qu'il n'y ait personne pour l'entendre.

Il se rapprocha encore. L'odeur de son parfum — cuir, cèdre et une note métallique de sang froid — envahit l'espace vital de Camille. Elle sentit le souffle de Lorenzo contre son oreille.

— Dis-moi, docteur... qu'est-ce qui se passe quand c'est ta propre corde que je commence à tirer ?

Camille sentit ses genoux menacer de se dérober. Elle agrippa le bord de la table, ses ongles s'enfonçant dans les micro-aspérités de la pierre. Elle était prise au piège de cette attraction gravitationnelle, ce trou noir de pouvoir et de perversion.

— Vous ne pourriez pas, parvint-elle à articuler. Je connais tous les leviers.

Lorenzo laissa échapper un râle de dédain. Il saisit enfin son menton. L'os de sa mâchoire craqua presque sous la poigne de fer. Elle sentit l'odeur du cuir de ses gants et la brûlure du sang qui affluait là où ses doigts s'ancraient. Un bleu fleurirait demain ; elle le sentait déjà palpiter sous sa peau comme un trophée.

— Tu connais la théorie, Camille. Mais la pratique... la pratique, c'est quand tu ne sais plus si le cri que tu entends est le sien ou le tien.

Il relâcha sa prise brusquement. Le vide qu'il laissa derrière lui fut plus violent que sa poigne. Il retourna vers le bar brutaliste en marbre noir et se versa un whisky. Le choc des glaçons sonna comme un glas.

— Le plan pour demain. Les détails. Maintenant.

Camille lissa sa jupe d'un geste mécanique. Ses mains tremblaient, alors elle les croisa derrière son dos.

— Nous commençons par la symbolique du miroir. Matteo est un narcissique fragile.

Nous allons remplacer tous les miroirs de son club par des modèles légèrement déformants. À peine perceptibles. Il pensera que son visage se décompose. Puis, la mise en scène macabre : des mannequins de cire à l'effigie de ses enfants dans ses lieux de sécurité. Pas morts. En train de jouer. Imperturbables. Immobiles.

Elle s'approcha de lui, poussée par une impulsion qu'elle ne contrôlait plus. Elle voulait voir son approbation.

— C'est la vallée de l'étrange. Son cerveau ne pourra pas traiter l'imitation du vivant sans un rejet viscéral. Il tirera sur ses propres gardes en pensant que ce sont des poupées. Ou il embrassera une poupée en pensant que c'est son fils.

Lorenzo reposa son verre. Pour la première fois, Camille vit une reconnaissance dans son regard. Comme s'il venait de découvrir une pièce d'artillerie lourde là où il pensait n'avoir qu'un instrument de précision.

— Tu as déjà fait ça, Camille. Pas pour un client. Pour toi.

Ce n'était pas une question. C'était une mise à nu. Camille sentit un frisson glacé parcourir son échine. Ses propres souvenirs — des visages oubliés dans les couloirs des asiles, des hommes qu'elle avait menés à la déliquescence juste pour tester une hypothèse — remontèrent comme des cadavres dans une mer agitée. Elle ne répondit pas. Elle fixa l'horizon, là où la mer noire dévorait les derniers lambeaux de lumière.

— Le clan Valenti tombera avant la fin de la semaine, dit-elle simplement.

Lorenzo s'approcha d'elle, si près qu'elle pouvait sentir la vibration de son rythme cardiaque. Il posa sa main sur sa nuque, ses doigts s'enfonçant dans ses cheveux avec une autorité tranquille.

— Le sang est facile à nettoyer, Camille. Ce que tu fais... c'est indélébile.

Il inclina sa tête vers la sienne, ses lèvres frôlant presque son front.

— Demain, nous lançons le séisme. Mais souviens-toi : une fois que tu as ouvert la cage, tu ne décides plus qui est le prédateur et qui est la proie.

Il se retira, la laissant seule dans l'immensité de la pièce brutaliste. Camille resta immobile. Ses doigts se mirent à trembler de nouveau, mais ce n'était pas de peur. C'était l'adrénaline pure du chasseur. Elle venait de vendre son âme à l'Architecte, et pour la première fois de sa vie, elle trouvait que le prix était dérisoire.

Elle prit un dossier, le ferma avec un claquement sec, et quitta la pièce. Ses talons sur le béton résonnaient comme des coups de feu. Elle savait que Lorenzo la regardait partir. Elle savait que l'obscurité qui les liait était désormais plus solide que n'importe quel contrat de sang.

Dans l'entrée, le parfum de Lorenzo flottait encore, une empreinte olfactive qui s'était glissée sous sa propre peau. Elle monta dans sa voiture, ses jointures craquant contre le volant. Elle ferma les yeux, savourant l'accélération brutale de son poulx, ce vertige au bord du précipice.

La guerre psychologique n'avait pas de règles. Pas de pitié. Elle venait de donner le premier coup, et Matteo Valenti n'était que le début. Le véritable enjeu, c'était l'homme qui l'observait depuis le balcon. Celui qui croyait la manipuler, alors qu'elle était déjà en train de cartographier les failles de sa propre armure de béton.

Elle mit le contact. Le moteur gronda, un prédateur s'éveillant. Elle quitta la propriété, laissant derrière elle l'ombre d'un empire criminel qui, sans le savoir, venait de changer de maître. Car si Lorenzo était l'Architecte, Camille était désormais le séisme qui allait tester la solidité de ses fondations.

Le chapitre de l'effondrement commençait maintenant. Et elle n'avait aucune intention d'offrir une rédemption à qui que ce soit. Surtout pas à elle-même.

# Chapitre 10

## L'Ultime Rémanence

L'air du sous-sol n'avait rien de la fraîcheur aseptisée du cabinet de Camille en ville. Sous la structure de béton banché de la villa, l'oxygène semblait chargé de particules de calcaire broyé et d'une humidité saline qui collait aux bronches. Les murs, d'un anthracite mat aux arêtes saillantes, ne renvoyaient aucune lumière. Seule une galette de LED d'un blanc bleuté projetait un disque de clarté crue sur le centre de la pièce.

Camille ajusta la manche de son chemisier en soie ivoire. Le tissu glissait contre sa peau, mais elle sentait la raideur de ses propres trapèzes, une barre d'acier qui lui sciait la nuque. Ses doigts étaient animés d'un battement imperceptible, un micro-tremblement qu'elle étouffa en serrant son carnet contre ses côtes.

Lorenzo était là.

Il ne trônait pas. Il se tenait dans la pénombre, à la lisière du cercle de lumière, comme une entité architecturale intégrée aux fondations mêmes de la demeure. L'odeur de son tabac, un mélange de cuir et de vanille fumée, luttait contre l'effluve d'ammoniaque qui commençait à se dégager de l'homme ligoté sur la chaise en métal boulonnée au sol.

L'homme s'appelait Matteo. Treize ans de service. Et pourtant, à cet instant, il n'était plus qu'une masse de tissus tremblants. Ses pupilles étaient dilatées jusqu'à l'abîme, dévorant le peu de dignité qui lui restait. Une goutte de sel traça un sillon dans la sueur et la poussière de sa joue, comme l'ultime fuite d'un système hydraulique en train de lâcher.

— Il a essayé de vendre les coordonnées de la cargaison de Menton, murmura Lorenzo.

Le son était granuleux, une vibration qui remonta le long de la colonne vertébrale de Camille.

— Ses raisons m'importent peu. Ce qui m'importe, c'est le mécanisme. Je veux comprendre à quel moment précis le rouage de la loyauté a cédé.

Lorenzo fit un pas dans la lumière. Elle ne le voyait pas, mais elle sentait la chaleur de son corps, une pression atmosphérique qui l'écrasait contre le néant. Sa main, large, aux veines saillantes, vint se poser sur le dossier de la chaise. Le cuir de son gant grinça. Un bruit minuscule qui fit sursauter Matteo comme une décharge électrique. Ses dents claquaient contre sa lèvre inférieure jusqu'au sang.

— Docteur, dit Lorenzo, son souffle effleurant l'oreille de Camille. Faites votre office. Disséquez-le. Je veux voir ses entrailles morales étalées sur ce sol.

Camille fit un pas en avant. Ses talons claquèrent sur le granit noir avec une netteté de métronome. Elle se plaça face à Matteo. Ce qu'elle vit était une déliquescence totale de l'ego. Elle n'ouvrit pas son carnet. Elle n'avait pas besoin de notes pour ce genre de pathologie.

— Matteo, commença-t-elle. Sa voix était d'une neutralité qui agissait comme une lame. Vous ne tremblez pas pour votre vie. Vous tremblez parce que vous avez réalisé que vous êtes déjà mort dans l'esprit de Lorenzo. Pour lui, vous n'êtes déjà plus qu'un déchet de chantier.

Matteo ouvrit la bouche. Ses lèvres étaient blanches de déshydratation. Un sifflement sortit de sa gorge, mais aucun mot ne se forma. La paralysie psychique était complète.

— L'argent ? reprit Camille en tournant lentement autour de lui. Non. Vous avez trahi pour une sensation. Celle de ne plus être une ombre derrière lui. Celle d'exister, ne serait-ce que par la chute.

Elle s'arrêta. Elle vit Lorenzo l'observer. Ses yeux d'un brun presque noir ne quittaient pas son visage à elle. Le coin de sa lèvre supérieure se releva d'un millimètre. Camille sentit ses propres pupilles s'ouvrir, dévorant chaque détail de la décomposition de l'homme en face d'elle. Un courant galvanique traversa ses paumes. Son utérus se contracta, une douleur sourde et délicate qui lui indiquait qu'elle avait enfin trouvé sa cage. Elle sentait le goût du métal dans sa bouche, le signe que son propre corps réagissait à la proximité de la violence.

— Dites-lui, Matteo, chuchota Camille en se penchant vers l'oreille de l'homme. Dites-lui que vous préféreriez être détruit par lui plutôt qu'ignoré par lui.

Un sanglot secoua la cage thoracique de Matteo. Un bruit de cartilage qui craque.

— J'ai... j'en pouvais plus, bégaya-t-il. On vit dans son insomnie. C'est une prison. Je voulais juste... une porte de sortie.

Camille se redressa. Elle sentit le regard de Lorenzo peser sur ses reins. Le silence qui suivit fut d'une densité physique, une masse d'air solide.

— Une porte de sortie, répéta Lorenzo en sortant de l'ombre.

Il effleura l'épaule de Camille au passage. Le contact ne fut pas une caresse, mais une brûlure chimique qui réclamait l'arrêt de sa circulation sanguine.

— Le docteur a raison, Matteo. Tu es une moisissure qui contamine les fondations. Camille, est-ce que ce spécimen peut encore servir la structure, ou est-ce qu'on doit le démolir ?

C'était le point de bascule. Camille sentit son cœur cogner contre ses côtes, un oiseau piégé dans une boîte de fer. Elle regarda Matteo. Elle vit tout ce qui faisait de lui un humain. Puis, elle reporta son regard sur Lorenzo. Elle vit la puissance brute, l'absence totale de remords. Elle vit le miroir de sa propre noirceur.

Elle ferma son carnet. Le bruit du fermoir aimanté claqua comme une sentence.

— Il n'y a rien à sauver, Lorenzo. Le sujet est brisé. Si vous le laissez vivre, il ne sera pas un allié, il sera une tumeur.

Matteo commença à gémir, un son animal, viscéral. Lorenzo sourit. Il se tourna vers Camille, ignore le traître qui se convulsait dans ses liens, et s'approcha d'elle. Il leva la main et, du bout du doigt, il suivit la ligne de sa mâchoire. Son toucher déclencha un incendie sous la peau de la psychologue.

— Tu entends ça, Matteo ? dit Lorenzo d'une voix presque tendre. Même la science te condamne.

Il se pencha vers Camille. L'odeur de sel et de sang qui émanait de lui devint un poison qu'elle aspirait avec une avidité honteuse.

— Tu as franchi le seuil, murmura-t-il. Bienvenue dans les fondations.

Lorenzo fit un signe de tête à l'un de ses hommes resté dans l'ombre. Deux silhouettes s'avancèrent pour emmener la chaise. Matteo hurla, un cri déchirant qui résonna contre les murs de béton avant de s'éteindre dans un choc sourd. Camille ne se détourna pas.

— Viens, dit Lorenzo en lui prenant le bras. On n'a plus rien à faire ici.

Il l'entraîna vers l'escalier. Camille monta les marches, sentant à chaque pas le poids de ce qu'elle venait de faire. Elle n'avait pas pressé la détente, mais elle avait aiguisé la lame. À l'intérieur d'elle, quelque chose s'était enfin allumé.

Dans le salon brutaliste, une jungle de verre et d'acier, Lorenzo servit deux verres d'un liquide ambré. Leurs doigts se frôlèrent. Cette fois, Camille ne ressentit plus de sursaut. Elle ressentit une reconnaissance.

— À la vérité, Camille. Celle qu'on n'ose pas se dire devant un miroir.

Elle but. Le liquide lui brûla la gorge, une sensation de décapage nécessaire. Lorenzo s'approcha d'elle par derrière, posant ses mains sur ses hanches. La chaleur de ses paumes traversa la soie.

— Que va-t-il lui arriver ? demanda-t-elle, ses yeux fixés sur l'horizon noir.

— Ce qui arrive à tout matériau défectueux. Il sera recyclé par la terre.

Il appuya son menton sur l'épaule de Camille, la forçant à regarder leur reflet dans la baie vitrée. Ils ressemblaient à deux déités sombres contemplant un monde à dévorer. Le silence entre eux avait désormais le poids physique du plomb.

\*\*\*

Le lendemain, l'obscurité de la villa ne demandait plus de permission. Elle s'insinuait sous les ongles. Je restai immobile derrière mon bureau, les doigts effleurant la surface glacée du dossier "Marco".

Je traversai le salon vers la terrasse. Lorenzo était là, silhouette découpée dans le bleu profond du ciel nocturne. Il ne se retourna pas.

— Tu n'as pas dormi.

— Le sommeil est un luxe pour ceux qui ont fini leur travail.

Je m'approchai du garde-corps. Lorenzo tourna la tête. Ses yeux étaient deux puits de pétrole.

— Marco est dans l'aile ouest, dit-il. Il croit qu'il est là pour assurer ma sécurité. Il ne sait pas que la menace, c'est toi.

Une décharge d'adrénaline pure, acide, percuta mes muscles. L'excitation du scalpel.

— Marco n'a pas hésité par faiblesse, analysai-je, ma voix plus blanche que la lune. Il a hésité par projection. Cette identification est le premier stade de la trahison.

Lorenzo fit un pas vers moi. Il passa un doigt sur ma mâchoire. Sa peau était brûlante.

— Dis-moi, Camille... Qu'est-ce que tu as ressenti quand les poumons de Matteo ont cessé de battre ?

Mes pupilles se dilatèrent. Le souvenir revint, chirurgical. Le froissement du sac, le rythme désordonné des talons de Matteo, puis le silence.

— Un rééquilibrage, soufflai-je.

Lorenzo dévoila ses dents, blanches et carnassières. Il inclina la tête, ses lèvres frôlant mon oreille. Son souffle fit frissonner ma nuque.

— Tu mens. Ton pouls est à cent dix. Tu ne cherches pas l'équilibre. Tu cherches la chute. Tu es ma nouvelle arme, Camille. Mais une arme qui tremble est une arme qui

se retourne contre son maître.

Il me lâcha brusquement. Il finit son verre, le bruit du cristal sur la pierre résonnant comme un coup de feu.

— Va dans ton cabinet. Marco t'y attendra à l'aube. Je veux que tu entres dans son cerveau. Trouve le nerf. Et appuie jusqu'à ce qu'il se brise.

Je retournai dans mon cabinet de verre et d'acier inoxydable. L'odeur de désinfectant tentait vainement de masquer l'effluve de la mort. Je m'assis dans le fauteuil. J'étais les photos de Marco. Un visage anguleux, une cicatrice barrant le sourcil gauche.

Mon esprit commença à disséquer l'homme. Je ne pensais plus à l'éthique. Ces concepts étaient des oripeaux. Vers trois heures du matin, un choc mat provint du sous-sol. Les nettoyeurs. Je ne bronchai pas.

La porte du cabinet s'ouvrit. Lorenzo entra, une petite boîte en velours à la main. Il la posa sur le bureau.

— Un scalpel a besoin d'un étui.

J'ouvris la boîte. Un stylo de platine, massif. Sa plume était une pointe d'acier poli.

— Écris sa fin avec ça.

Il se pencha sur le bureau. Il était si près que je pouvais voir la micro-cicatrice sur sa lèvre. Il saisit ma nuque, ses doigts s'enfonçant dans les muscles tendus. Ma tête bascula. Mes yeux rencontrèrent les siens. C'était la soumission volontaire à un prédateur supérieur.

Il me relâcha et sortit.

À six heures précise, on frappa à la porte. Le bruit fut sec, militaire. Mon visage devint un masque de marbre.

— Entrez.

Marco entra. Il encombra la pièce de sa présence physique. Ses yeux cherchaient instinctivement les angles morts. Il s'assit, ses mains à plat sur ses cuisses. Je remarquai un léger tremblement de son index gauche. Un signal.

— Marco, commençai-je. Parlons de l'hésitation.

Le silence qui suivit fut physique. Marco ne répondit pas. Je ne voyais plus un homme. Je voyais une structure à démanteler. La sueur perla sur son front. Il ne l'essuya pas.

Je pris le stylo de platine et ouvris la première page blanche.

— Dites-moi, Marco... à quoi pensiez-vous quand Matteo a cessé de supplier ?

# Chapitre 11

## Le Sacre du Chaos

L'aube sur la côte n'est pas une promesse, c'est une dénonciation. La lumière, d'un blanc de craie, tape contre les baies vitrées de la villa avec la brutalité d'un interrogatoire. À l'intérieur, l'air est saturé de l'odeur du néoprène mouillé, de la cendre froide et de ce fumet métallique qui s'accroche aux narines comme de la limaille de fer. Le sang séché a ce parfum de rouille qui ne quitte jamais vraiment la peau.

Camille se tient debout, au centre de la pièce. Le sol en béton ciré reflète son ombre, une ligne raide qui s'enfonce dans la roche. Ses doigts sont crispés sur le rebord de la table en marbre, si fort que ses phalanges pointent sous la peau comme des dents de loup. Elle ne sent plus le froid du matériau. Elle ne sent que le tambour de guerre dans sa tempe, battant la mesure d'un monde qui vient de basculer.

À trois mètres, Lorenzo.

L'Architecte est assis dans un fauteuil de cuir brut. Sa chemise blanche, déboutonnée, est maculée de taches noires sous cette lumière crue. Sa respiration est un sifflement régulier, inhumain. L'entaille sur sa pommette droite lui donne une asymétrie prédatrice. Le silence entre eux n'est pas un vide. C'est une masse physique. Une colonne d'eau sous pression qui menace d'écraser leurs poumons.

Lorenzo lève les yeux. Il ne regarde pas Camille ; il l'ausculte. Il cherche la faille, le tremblement de la paupière. Mais Camille reste immobile. Sa mâchoire est verrouillée.

— Les comptes sont justes, Camille.

Sa voix est un froissement de gravier. Elle racle la gorge de la psychologue comme une lame. Elle ne répond pas. Ses yeux parcourent les écrans de contrôle. Des points rouges s'éteignent. Des noms. Des structures de pouvoir. Tout a été effacé par la précision des profils qu'elle a établis. Elle n'a pas seulement conseillé le monstre. Elle a dessiné le plan de son festin.

L'attraction est un trou noir. La morale s'y évapore.

Camille sent un frisson électrique remonter le long de sa colonne vertébrale. Elle fait un pas vers lui. Le bruit de ses talons sur le béton est un coup de feu.

— La peur est une variable prévisible, Lorenzo. La loyauté n'est qu'une question de pression atmosphérique. Quand le vide se fait, tout le monde cherche de l'air.

Il esquisse un rictus de carnassier qui reconnaît son égal. Il se lève, réduisant l'espace entre eux. L'odeur de tabac cher et d'ozone l'agresse. Lorenzo lève une main. Il ne la touche pas encore. Ses doigts planent à un millimètre de sa gorge, là où le pouls s'emballe.

— Vous ne tremblez pas, murmure-t-il.

— Le tremblement est une perte d'énergie inutile.

— Vos yeux disent autre chose. Ils sont plus sombres que les miens. Vous avez aimé ça.

L'air s'arrête dans ses poumons. Elle veut invoquer la neutralité clinique, mais le mensonge meurt. Elle voit son reflet dans les pupilles de l'Architecte : une femme qui a troqué son incisive pour une épée. Elle n'est plus celle qui analyse la noirceur. Elle

est la fibre nerveuse qui la dirige.

Lorenzo pose enfin sa main sur sa nuque. Ses doigts se referment. C'est une prise de possession sans romantisme. Le sceau d'un pacte.

— Vous pensiez rester sur la rive, reprend-il d'un murmure de prédateur contre son oreille. Mais vous avez plongé la première. Vous avez aimé le goût du sang sur vos analyses, Docteur.

Il resserre sa prise. Pas assez pour lui faire mal, assez pour lui rappeler qu'il peut briser ses cervicales d'un mouvement sec.

— Je n'ai pas plongé, Lorenzo. J'ai redessiné l'océan.

Il lâche un rire sans son. Leurs souffles se mélangent, un air vicié chargé de tout ce qu'ils ont détruit.

— L'empire n'a pas besoin d'un cœur, Camille. Il a besoin d'une volonté. Vous êtes ma volonté. Et je suis votre arme.

Camille ferme les yeux. Elle se voit dans son cabinet aseptisé, jouant avec ses stylos de luxe. Cette femme est morte. Dévorée par la bête qu'elle pensait étudier. Elle réalise que le siège du pouvoir est le silence entre ses propres pensées. La capacité de calculer le prix d'une vie sans que la main ne vacille.

— Allez vous laver, dit-il brusquement. L'odeur de la victoire est tenace.

Elle se dirige vers la salle de bain. Sous l'eau brûlante, elle n'enlève pas ses vêtements tout de suite. Le sang des autres, qui avait éclaboussé sa manche, coule en filets rosâtres le long du carrelage blanc. Elle regarde la couleur disparaître dans le siphon. C'est simple : la morale n'est qu'une construction sociale destinée à rassurer les proies.

Elle sort de la douche et enfile une robe en soie noire, fluide comme de l'encre. La sensation du tissu glacé sur sa peau encore brûlante est une mue finale. Ce contraste thermique souligne sa perte d'humanité. Elle ne voit plus la psychologue judiciaire dans le miroir. Elle voit l'angle mort du système. L'ombre derrière le parrain.

Elle rejoint le salon. Romano, Santini et Moretti attendent, pétrifiés. Camille s'installe à la droite de Lorenzo. Elle observe Romano. Sa jugulaire bat contre son col.

— Vous évitez l'écran 4, Romano. Pourquoi ?

Le vieil homme tressaille. Camille ne lui laisse pas le temps de respirer. Ses phrases sont hachées, définitives.

— Votre cortex traite une information que vous refusez de dire. Vous avez coupé le câble avant l'impact. Pour fuir. Vous êtes déjà mort à l'intérieur, Romano.

Lorenzo fait un signe de tête. Romano est emmené sans un cri. Le silence revient, gras et lourd. Camille se tourne vers Moretti, le plus jeune, qui tremble.

— Laissez celui-ci, ordonne-t-elle à Lorenzo. Sa terreur est une page blanche. Nous allons y écrire notre protocole.

Lorenzo retire lentement son gant de cuir. Le bruit du matériau sec qui grince contre sa peau est un cri organique dans la pièce, un son de succion qui résonne comme un glas. Il pose sa main nue sur le cou de Camille. Le contact est une brûlure fiévreuse.

— Vous avez l'esprit plus sale que le mien, murmure-t-il. Vous ne soignez pas les démons. Vous leur donnez un plan d'attaque.

Il appuie légèrement sur son artère carotide. Le monde vacille. Une tache de lumière blanche explose derrière ses paupières. Camille ne respire plus, mais elle ne recule pas. Elle veut que cette main se resserre. Elle veut sentir la frontière entre la vie et le néant s'amincir jusqu'à la transparence.

Lorsqu'il relâche la pression, l'oxygène revient comme une agression. Lorenzo se détourne pour observer la Méditerranée, d'un bleu d'acier. En bas, des colonnes de fumée noire montent des villas voisines.

— Le conseil se réunit dans une heure, dit-il. Ils pensent venir pour des funérailles. Ils vont assister à un couronnement.

Camille regarde ses mains. Elles sont d'une blancheur de marbre, parfaitement immobiles. Elle s'approche de lui, sans le toucher. Elle savoure la pression atmosphérique qui semble vouloir faire éclater les parois de verre de la villa.

— Quelle est la prochaine étape ?

— La reconstruction. Nous allons purger la ville nerf par nerf. Et vous m'indiquerez où couper. Sans hésitation.

Elle acquiesce. Une goutte de sueur glacée glisse entre ses omoplates. C'est le baptême de son nouveau règne. Elle est enfin libre de son empathie. Elle est la synapse de l'empire.

Le silence de la villa n'est plus oppressant. Il est protecteur. Lorenzo pose de nouveau sa main sur la sienne. Ce n'est pas une caresse, c'est un verrouillage. Leurs reflets se confondent dans la vitre, superposés sur un paysage de ruines fumantes.

— Tout est prêt, Lorenzo.

— Je sais. Je l'ai lu dans votre silence.

Ils restent ainsi, deux prédateurs ayant fusionné leurs solitudes pour enfanter une intelligence sans âme. Le chaos a trouvé son ordre. Et cet ordre porte le nom d'une femme qui ne craint plus l'obscurité, car elle en est devenue la source. Dans l'ombre de la villa brutaliste, l'Architecte et sa Muse dessinent les plans d'un monde où la pitié est un crime, et où seul le silence est sacré.

# Chapitre 12

## L'Ombre de la Structure

La vitre n'est plus un rempart. Elle est une lentille grossissante braquée sur un monde qui rampe.

Camille se tient debout, les talons ancrés dans le béton poli de la terrasse. L'air est une masse solide, saturée de sel et d'une chaleur qui n'a plus rien de solaire ; c'est une pression atmosphérique qui pèse sur les poumons, celle qui précède les effondrements ou les sacres. Ses doigts ne tremblent plus. Ils sont immobiles, froids malgré la canicule, posés sur le rebord en acier brossé. Sous ses phalanges, elle sent la vibration sourde des systèmes de refroidissement de la villa, un ronronnement de prédateur au repos.

Au loin, la Méditerranée n'est qu'une plaque de plomb liquide. Bleue, mais d'un bleu d'ecchymose.

Un bruit de briquet derrière elle. Le cliquetis métallique, sec, définitif. L'odeur arrive avant l'homme : un tabac de contrebande, âcre, mêlé à une note de cuir vieux et cette effluve de fer qui semble coller à sa peau comme une seconde identité. Lorenzo ne dit rien. Sa présence modifie la densité de l'oxygène. Camille sent ses poils s'hérisser sur sa nuque, une réaction galvanique purement animale. Elle ne se retourne pas. Ses pupilles ne se fixent jamais, elles scannent chaque angle mort de la terrasse, cherchant la faille dans l'invisible.

Lorsqu'il se place à ses côtés, la chaleur de son corps est une agression. Il ne la touche pas, mais la distance entre eux est chargée d'une électricité statique qui fait grésiller l'air. Il exhale une bouffée de fumée lente, grise, qui vient se fracasser contre la vitre.

— Le panorama a changé, finit-il par lâcher.

— La perspective, corrige Camille.

Elle tourne enfin la tête. Elle observe la cicatrice qui barre son arcade sourcilière, une ligne blanche, nette, vestige de la purge de la semaine dernière. Elle revoit le sang sur ses propres mains, celui qu'elle n'a pas cherché à laver tout de suite, savourant la sensation de la viscosité séchant sur sa peau. Une décharge de cortisol foudroya ses vertèbres, rendant l'air de la pièce soudainement trop rare, trop précieux.

— Vous ne prenez plus de notes, Camille.

Il l'observe. Il cherche le sursaut, le reste de morale qui pourrait encore l'étouffer. Il ne trouve qu'un désert de glace.

— On ne prend pas de notes sur un incendie pendant qu'on tient l'allumette, répond-elle.

Le coin de la bouche de Lorenzo s'étire. Ce n'est pas un sourire. C'est une déformation musculaire. Il pose sa main sur le rebord, juste à côté de celle de Camille. La peau de Lorenzo est tannée ; celle de Camille est pâle, presque translucide, laissant apparaître le réseau bleuâtre de ses veines.

— Les autres attendent en bas. Ils veulent savoir si la structure tient. Ils ont peur de ce qu'ils ne comprennent pas.

— Ils ne craignent pas ce que je suis, Lorenzo. Ils craignent ce que je leur fais voir d'eux-mêmes. Vous les avez brisés par la force. Je vais les démanteler par la vérité.

Elle pose sa main sur la sienne. Un geste lent, délibéré. Sous sa paume, elle sent le

pouls de l'homme, un rythme lourd, régulier, celui d'une machine qui ne connaît pas le remords. Elle serre, ses ongles s'enfonçant dans le derme. Il ne bronche pas.

— La purge n'était qu'un nettoyage de surface. La trahison de votre frère était une erreur de calcul. Le prochain mouvement ne sera pas une exécution. Ce sera une oblitération.

Lorenzo tourne brusquement le visage vers elle. Ils sont si proches qu'elle peut voir les micro-mouvements de son iris.

— Vous parlez comme une reine de sang, Camille.

— Je parle comme votre architecte.

Elle entre dans l'ascenseur en verre qui descend vers la salle de conseil. Lorenzo entre à sa suite. Les portes se ferment dans un sifflement pneumatique. Pendant la descente, il pose sa main sur sa nuque, ses doigts s'insinuant sous ses cheveux, tirant légèrement sa tête en arrière. C'est une prise qui frôle la blessure.

— Ils vont essayer de lire dans vos yeux, Camille.

— Qu'ils regardent. Ils n'y trouveront que le reflet de leur propre fin.

L'ascenseur s'arrête. Le "ding" est une note de glas. Les portes s'ouvrent sur une vaste pièce aux murs de béton brut. Une douzaine de chefs de clan se taisent instantanément. L'odeur ici est différente : sueur rance et métal des armes. Camille avance jusqu'au bout de la table et reste debout, à la droite de Lorenzo.

Un colosse nommé Ricci, dont les mains portent encore des traces de brûlures, fronce les sourcils.

— C'est quoi ça, Lorenzo ? On a des têtes à couper, pas des sentiments à discuter.

Camille prend la parole. Sa voix est un scalpel.

— Monsieur Ricci, votre amygdale cérébrale est en train de saturer votre système de noradrénaline. Votre jambe gauche tressaute parce que votre corps est en mode "fuite". Vous avez détourné trois pour cent des revenus du port de Marseille. Vous pensiez que le chaos masquerait les traces. Mais le chaos a sa propre logique, et vous êtes une variable qui n'est plus nécessaire.

Ricci se fige. Le sang afflue à son visage, virant au pourpre. Les autres chefs s'écartent imperceptiblement.

— Votre erreur n'était pas la cupidité, continue Camille. C'était de croire que l'obscurité de Lorenzo était un aveuglement. Il voit tout. Et maintenant, je vois pour lui.

Ricci tente de se lever, sa main plongeant vers sa veste. Le mouvement est intercepté par le regard de Lorenzo. Un regard si fixe que le colosse se paralyse.

— Assieds-toi, Ricci, dit Lorenzo. La doctoresse n'a pas fini ton diagnostic.

Camille sent une onde électrique remonter le long de son radius. Elle se redresse. Elle n'est plus l'observatrice. Elle est le venin infusé dans le système.

— Commençons. Nous avons une région à réorganiser. Et pour cela, nous allons avoir besoin de beaucoup plus de place dans le cimetière.

\*\*\*

Le sous-sol de la villa. Ricci est attaché sur une chaise en acier brossé. Une nappe

d'humidité sombre s'étire sous ses aisselles, et l'odeur de sa sueur saturée de fer remplit l'espace. Camille s'approche, ses talons claquant comme des détonations sur la résine époxy.

— La main gauche, Ricci, murmure-t-elle.

L'homme sursauta. Un spasme incontrôlable agitait son muscle interosseux.

— Votre système nerveux est paralysé par une donnée que vous n'aviez pas prévue : je suis la structure.

Lorenzo émerge de l'ombre, son pas léger de prédateur déplaçant l'air autour de Camille. La chaleur de son corps est une fournaise. Il ne la touche pas, mais l'intervalle électrique entre leurs peaux fait dresser les poils de ses bras. Camille sent une décharge d'endorphines si violente qu'elle en a le vertige.

Elle saisit le scalpel sur la table d'inox. Le métal est un prolongement de ses propres nerfs. Elle tourne lentement la tête vers Di Marco, dont les yeux font un mouvement saccadé de trois millimètres vers la sortie.

— Di Marco calcule la trajectoire de la balle pour souffrir le moins possible, annonce Camille. C'est un homme de logistique.

Elle se tourne vers Ricci. Elle est si proche qu'elle sent l'acide gastrique remonter dans sa gorge.

— Cent quarante pulsations par minute. Le cortisol sature votre système préfrontal. Vous ne pouvez plus réfléchir, Ricci. Vous ne pouvez qu'espérer. C'est cet espoir que je vais disséquer. Faites entrer le premier témoin, Lorenzo. Celui qu'il aime.

Une porte s'ouvre. La femme de Ricci est poussée dans la pièce, les yeux bandés. Le

cri qui sort de la gorge de l'homme n'a plus rien d'humain. Il bascule avec sa chaise, son front frappant le sol avec un bruit de fruit qui se fend. Le sang s'étale, rouge noir sous les néons. Camille s'accroupit devant lui, indifférente aux éclaboussures sur ses chaussures.

— Regardez, Lorenzo. La phase de dégradation de l'espoir vient de s'achever. Nous entrons dans la phase de la dévastation totale.

Elle se relève. Lorenzo est juste derrière elle, ses doigts se refermant sur sa nuque avec une force de broyage.

— Vous avez un appétit féroce, Camille.

Elle pose la lame contre la joue de la jeune femme. Le froid de l'acier fait tressaillir la victime. Une perle de sang, parfaite, s'écoule et sature le tissu de son col. Camille ne ressent aucune pitié. Elle ne ressent qu'une expansion de son être.

— Vous voulez voir comment on brise une conscience collective, Lorenzo ?

— Montrez-moi, Camille.

Elle appuie. La ligne rouge s'allonge. Elle tourne la tête vers Lorenzo, ses propres yeux n'étant plus que deux trous noirs ayant absorbé toute lumière.

\*\*\*

Ils remontent vers le salon. La Méditerranée est une nappe de pétrole sous une lune blafarde. Lorenzo verse deux verres d'un liquide ambré, sans glace. Lorsqu'il lui tend le sien, leurs doigts se frôlent. Un choc thermique.

Il l'encercle de son ombre, ses mains s'appuyant sur la vitre de chaque côté d'elle. Elle

est sa prisonnière volontaire.

— Et vous ? demande-t-il, son souffle brûlant son oreille. Que reste-t-il de votre réalité, docteur ?

— Des cendres.

Elle se retourne dans l'étau de ses bras. Elle serre le revers de son costume, l'obligeant à s'incliner.

— Vous êtes une structure vide, Lorenzo. Un temple de volonté sans dieu. Vous avez besoin de moi pour donner un sens à votre vide.

Ses mains s'ancrent sur ses hanches, la tirant contre lui avec une violence d'impact. Sa bouche sur la sienne n'a rien d'un souffle ; c'est un choc de mâchoires, un échange de toxines où l'un cherche à absorber l'oxygène de l'autre. Camille répond avec une faim égale, cherchant à marquer la bête.

Lorenzo se recule, les yeux brûlants.

— Demain, nous reconstruirons la ville à votre image.

Camille regarde les lumières de la côte. Chaque point scintillant est une faiblesse à exploiter. Elle n'est plus la clinicienne. Elle est l'Ombre qui guide la main de l'Architecte. Une paix glaciale l'envahit alors que l'aube, d'un gris de plomb, commence à poindre. Le monde allait saigner. Elle en noterait chaque symptôme.

Le monstre n'était pas soigné. Il avait trouvé sa moitié. Dans le silence brutaliste, le seul bruit était le battement de deux cœurs qui n'avaient plus rien d'humain.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "La Psychologue du Parrain"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)